

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1923

THÈSE

N. 120

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

PAR

Reine H. LOUGE

Ancienne Interne des Asiles d'Aliénés des Bouches-du Rhône
(Concours 1920)

MONSIEUR P. BOURGET
PSYCHIATRE

QUELQUES PSYCHOPATHES CONSTITUTIONNELS
PRIS DANS SES ROMANS

« Vous me permettez d'exprimer un regret :
vous n'êtes point médecin. Quel progrès eussiez-
vous fait faire à la psychiatrie, vous, le grand
anatomiste de la pensée humaine. »

D^r Ch. Fiessinger

(Préface des « Pronostics du Praticien »,
dédiée à M. Paul Bourget).

Président : M. P. MÉNÉTRIER, Professeur

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE
JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1923

120

THÈSE
POUR
LE DOCTORAT EN MÉDECINE

156

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1923

THÈSE

N° —

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

PAR

Reine H. LOUGE

Ancienne Interne des Asiles d'Aliénés des Bouches-du-Rhône
(Concours 1920)

MONSIEUR P. BOURGET
PSYCHIATRE

QUELQUES PSYCHOPATHES CONSTITUTIONNELS
PRIS DANS SES ROMANS

« Vous me permettrez d'exprimer un regret :
vous n'êtes point médecin. Quel progrès eussiez-
vous fait faire à la psychiatrie, vous, le grand
anatomiste de la pensée humaine. »

D^r Ch. Fiessinger

(Préface des « Pronostics du Praticien »,
dédiée à M. Paul Bourget).

Président : M. P. MÉNÉTRIER, Professeur

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

—
1923

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

LE DOYEN : M. ROGER
ASSESEUR : G. POUCHET
PROFESSEURS

	MM
Anatomie.	NICOLAS
Anatomie médico-chirurgicale	CUNEO
Physiologie.	CH. RICHET
Physique médicale	ANDRÉ BROCA
Chimie organique et Chimie générale	DESGREZ
Bactériologie	BEZANÇON
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	BRUMPT
Pathologie et Thérapeutique générales.	MARCEL LABBÉ
Pathologie médicale	N...
Pathologie chirurgicale.	LECENE
Anatomie pathologique.	LETULLE
Histologie	PRENANT
Pharmacologie et matière médicale	RICHAUD
Thérapeutique	CARNOT
Hygiène.	BERNARD
Médecine légale.	BALTHAZARD
Histoire de la médecine et de la chirurgie	MENETRIER
Pathologie expérimentale et comparée.	ROGER
Clinique médicale	ACHARD
	WIDAL
	GILBERT
	CHAUFFARD
Hygiène et clinique de la 1 ^{re} enfance	MARFAN
Clinique des maladies des enfants.	NOBECOURT
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	CLAUDE
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.	JEANSELMÉ
Clinique des maladies du système nerveux.	PIERRE MARIE
Clinique des maladies contagieuses	TEISSIER
	DELBET
Clinique chirurgicale	LEJARS
	HARTMANN
	GOSSET
Clinique ophtalmologique	DE LAPERSONNE
Clinique des maladies des voies urinaires.	LEGUEU
	BRINDEAU
Clinique d'accouchements	COUVELAIRE
	JEANNIN
Clinique gynécologique.	J.-L. FAURE
Clinique chirurgicale infantile	AUGUSTE BROCA
Clinique thérapeutique.	VAQUEZ
Clinique d'Oto-rhino-laryngologie.	SEBILEAU
Clinique thérapeutique chirurgicale	PIERRE DUVAL
Clinique propédeutique.	SERGENT

AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

ABRAMI	DUVOIR	LE LORIER	RETTERRER
ALGLAVE	FISSINGER	LEMIERRE	RIBIERRE
BASSET	GARNIER	LEQUEUX	ROUSSY
BAUDOUIN	GOUGEROT	LEREBoullet	ROUVIERE
BLANCHETIERRE	GREGOIRE	LERI	SCHWARTZ(A.)
BRANCA	GUENIOT	LEVY-SOLAL	STROHL
CAMUS	GUILLAIN	MATHIEU	TANON
CHAMPY	HEITZ-BOYER	METZGER	TERRIEN
CHEVASSU	JOYEUX	MOCQUOT	TIFENEAU
CHIRAY	LABBE HENRI	MULON	VILLARET
CLERC	LAIGNEL-LAVASTINE	OKINCZYC	
DEBRE	LANGLOIS	PHILIBERT	
DESMAREST	LARDENNOIS	RATHERY	

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.



A MON MARI

*En souvenir de ces études médi-
cales qu'il nous fut si doux de
poursuivre côte à côte*

R. H. L.

AVANT-PROPOS

Au terme de ces études poursuivies depuis plusieurs années, la reconnaissance me fait un devoir de venir apporter mes remerciements à mes maîtres des Hôpitaux.

Parmi ceux-ci, je place au premier rang celui qu'avant de chérir comme un père, j'ai aimé comme le plus paternel des Maîtres, le Dr Pierre Louge, Chirurgien consultant des Hôpitaux de Marseille. On acquérait chez lui des notions précises d'hygiène et il nous a toujours montré par son exemple que la part du cœur doit égaler celle du savoir dans cette science. Je crois n'être démentie par aucun de ceux qui ont passé dans son service, si j'affirme que cet éducateur remarquable n'avait pas son pareil pour guider les débutants et leur faire prendre ce premier contact — si délicat — avec le malade.

J'ai été amenée chez lui par le Dr Rouxlacroix, qui fut mon parrain médical et qui, depuis le jour où son intervention affectueuse a décidé de ma carrière, n'a cessé de me témoigner son amicale sollicitude. Il a fait plus encore : l'esprit de méthode qu'il a toujours apporté à l'examen des malades et son rare doigté thérapeutique sont restés pour moi des modèles.

Le Dr Pagliano, qui nous paraissait cependant un des plus jeunes parmi nos Maîtres, vient de terminer son temps de médical. Les étudiants qui nous suivront ignoreront donc ce service, où le chef savait être pour nous un camarade aîné, par les plaisanteries malicieuses qui cachaient mal son affection à notre égard, et par les gâteries dont il nous comblait; il n'était un Maître que par la qualité de son enseignement clinique.

Il m'a été donné d'être aussi l'élève du professeur Henri Roger, qui continue — et c'est tout dire — la tradition des Grasset et des Rauzier par son enseignement d'abord, puis par l'intérêt qu'il porte aux étudiants et dont j'ai reçu personnellement tant de preuves. Je ne saurais oublier, dans ma reconnaissance, son chef de clinique, le Dr Aymès.

Je me souviens avec plaisir du temps que j'ai passé dans le Service du Dr Joseph Poucel, qui joignait à l'exemple de son habileté professionnelle, la conversation d'un esprit cultivé.

Le Professeur Audibert a toujours été pour moi un Maître bienveillant et la formation scientifique que j'ai reçue de lui au commencement de mes études est de celles dont l'empreinte ne peut s'effacer.

Au début de cette thèse de pathologie mentale, c'est un agréable devoir pour moi de remercier le Docteur Alèze, médecin à l'Asile d'Aliénés de Marseille, qui a guidé mes premiers pas en psychiatrie et m'a dévoilé, par ses vues profondes, l'intérêt qui s'attache à cette science.

Ma dette de reconnaissance s'est encore accrue de toute la gratitude que je dois à mes Maîtres de Paris. Au Professeur Ag. Sicard, tout d'abord, qui m'a si aimablement accueillie dans son Service qu'il suffit de suivre pour connaître, avec la tradition, les dernières actualités médicales : le Maître brillant s'est doublé pour nous d'un ami.

J'ai retiré le plus grand profit des leçons du Professeur Teissier, qu'il trouve ici mes remerciements. Mais les meilleurs souvenirs de cette deuxième partie de ma vie médicale, se rattachent au voyage d'Etudes aux Stations hydrominérales de l'Est, accomplis sous la direction du Professeur Carnot. Qu'il me soit permis de dire ici à ce Maître, combien j'ai apprécié sa façon d'enseigner la thérapeutique.

Je tiens à exprimer à mon Maître, le Professeur Ag. Laignel-Lavastine, ma gratitude toute particulière, pour l'intérêt qu'il a bien voulu porter à ce travail et pour les conseils éclairés qu'il m'a prodigués. Je ne pourrai pas davantage oublier sa bienveillance que ses leçons cliniques dont la valeur scientifique est animée par la verve la plus spirituelle au service de la plus vaste érudition.

M. le Professeur Ménétrier a bien voulu me faire l'honneur d'accepter la présidence de cette thèse. Qu'il reçoive ici l'assurance de mes sentiments reconnaissants et respectueux.

R. H. L.

MONSIEUR P. BOURGET

PSYCHIATRE

QUELQUES PSYCHOPATHES CONSTITUTIONNELS PRIS DANS SES ROMANS

INTRODUCTION

Si le xvii^e siècle fut le siècle de la raison, je ne dirai pas que le nôtre est celui de la folie, mais qu'en aucun autre temps, la pathologie mentale ne s'est reflétée davantage dans la littérature. Pour ne considérer que la production de ces derniers temps, voici quelques œuvres étroitement liées à la psychiatrie, et la liste est loin d'être complète.

Le grand prix du roman est donné, l'année dernière, à M. Francis Carco, pour son étude de *L'Homme Traqué* qui contient un magnifique cas de contagion mentale. Le *Phare*, de M. Paul Reboux, tire le parti dramatique d'un accès maniaque chez un gardien de phare. M. Victor Margueritte met la médecine légale en action. Il m'est plus difficile de caractériser le *Pêcheur d'Ombres*, de M. Jean Sarment. André Corthlis nous conte un délire d'imagination pur dans *Sa Vraie Femme*. Enfin le freudisme, dont le pansexualisme a fait fortune parmi le grand

public, donne une profondeur inattendue aux déséquilibres de maints héros : *Le Mangeur de Rêves*, de M. Lenormand, en est un bon exemple.

Cette énumération prouve suffisamment cette caractéristique de l'art de notre époque. Il est intéressant de chercher à en pénétrer les causes.

La littérature garde de nos jours l'empreinte de sa double hérédité romantique et naturaliste du siècle dernier. Ces deux tendances opposées se rencontrent sur un point. Ce que le romantisme recherche parce qu'il veut de l'exceptionnel et du pittoresque, le réalisme le peint parce qu'il veut du vrai, tout le vrai, sans sélection. C'est Quasimodo dans *Notre-Dame de Paris* et c'est la Naine de Zulaoga ou la poissonnière goitreuse, à l'ectropion de Zabiano pour prendre des exemples dans l'école réaliste espagnole. Ce goût du détail pathologique qui fait « vrai » était aussi un artifice des « Primitifs » qui, à travers le mysticisme de leur intention, sont réalistes au point que nous trouvons chez eux pathologie et tératologie.

Il faut en voir une autre raison dans le goût morbide que Baudelaire a martelé dans l'âme de notre génération par la musique de ses vers. Dans le goût du nouveau, qui à notre époque ne fait rien apprécier que hors des sentiers battus, juste dans son principe, mais poussant ses réalisations jusqu'à l'absurde ; le dadaïsme par exemple, né de l'observation féconde des synesthésies, aboutissant à enfermer l'œuvre d'art dans des symboles valables pour l'auteur seul. Le goût des émotions violentes qui poussait le peuple

romain aux jeux du Cirque et qui s'est compliqué comme notre mentalité tout entière, devait conduire à exploiter le tragique de la folie qui contient plus d'épouvante que la mort.

Les auteurs qui font entrer le pathologique dans leurs œuvres pour ces raisons, s'en servent comme d'une machinerie théâtrale propre à frapper l'imagination : les spectacles d'André de Lordes en sont un excellent exemple. D'autres s'en servent comme d'un élément d'originalité, pour ajouter une touche de raffinement un peu précieux et une étude en serait intéressante chez nos jeunes poètes. Mais je ne crois pas que la psychiatrie y ait gros profit. Ces héros composés dans le sens du plus grand effet dramatique, ou dans le but de charger leurs actes et leurs paroles de poésie et de symboles, sont des héros de fantaisie. Parfois leur silhouette est exacte mais posée tout d'un bloc, et parce qu'elle est considérée ainsi de l'extérieur, ne nous apprend rien. Les affections choisies appartiennent alors aux grands syndromes : confusion mentale, manie, psychose alcoolique aiguë.

Au point de vue médical — car c'est la médecine seule que nous avons en vue dans ce travail — il y a un autre grand groupe d'écrivains qui présentent un intérêt autrement profond : ceux qui se sont donné pour mission de peindre l'homme et qui ont su le saisir dans sa vérité. Ils l'ont montré parfois dans ce qu'il avait d'anormal, comme parmi ces portraits de Vélasquez il s'est glissé celui d'un Marquis rachitique (au Louvre), de même la monographie de cette

débile intellectuelle, le *Cœur Simple*, de Flaubert. Le roman d'analyse, *a priori*, est celui qui doit le plus intéresser à ce point de vue, puisque sa méthode est la même que celle de la psychiatrie des syndromes que nous n'avons dépassée que sur quelques points. Ils étudient tous deux la vie et leur rencontre est la contre-épreuve de leur exactitude.

Il y a longtemps que la psychologie scientifique a annexé la pathologie dans son champ d'expériences. De même le romancier étudie une tendance ou un instinct dans son hypertrophie, comme un savant un objet, dans l'image agrandie qui lui en donne son microscope. Le sentiment poussé jusqu'à l'extrême va démontrer ainsi tous ses rouages même les plus fins et imperceptibles dans les conditions journalières, il nous montrera mieux et ses composantes et ses résultantes, comme ces appareils de démonstration réalisés à une échelle plus grande que nature. Parmi les résultantes d'un de ces traits de caractère ou d'un sentiment prédominant est le déportement de la passion, et leur voilà une raison de plus pour entrer dans la littérature. D'où le rôle que jouent les déséquilibres, parce qu'ils sont pittoresques en eux-mêmes et les plus faits pour déclencher le drame par l'intermédiaire de la passion.

Si bien souvent les romanciers transportent leurs héros ainsi dessinés, de la vie dans leurs livres, d'autres fois ils sont séduits par le parti qu'on peut tirer d'un type que la psychiatrie didactique leur fournit. Tandis que d'abord ils procédaient par syn-

thèse, ils le font maintenant par déduction en parlant du caractère donné. Ils se servent volontairement de la profondeur et de la vérité que la science peut donner à l'art, c'est l'extase ciselant le masque du Souvenir et la face grimaçante du faune figeant dans le bronze, une des mille physionomies du maniaque.

Le rôle du médecin n'est pas, à mon avis, le mépris de cette science mise au service des arts. Il a d'abord à discriminer la fantaisie de la vérité, l'apport nouveau des données classiques. S'il s'agit de romans, les observations y sont moins desséchées que celles de nos manuels, le symptôme s'y illustre par l'exemple. Le mécanisme de chacun des petits faits y est démonté. Or, le médecin ne doit négliger aucune source possible d'observation, ou mieux aucune occasion d'exercer son sens critique.

Parmi les représentants de ce roman « psychiatrique » de plus en plus nombreux, c'est M. P. Bourget que j'ai choisi comme objet de mon travail. Car c'est chez lui que cette conception est la plus apparente, qu'elle a amené le plus grand nombre de productions tantôt en procédant par synthèse, tantôt par analyse. De plus, à son œuvre est liée pour une part assez grande celle du grand psychiatre qu'était le Professeur Ernest Dupré dont la médecine portera toujours le deuil. Il m'a semblé que la grande ombre de l'un, et cet autre grand psychologue qu'est M. P. Bourget méritaient ce travail.



CHAPITRE I

LA CONCEPTION DU ROMAN CHEZ M. P. BOURGET

« J'ai raté ma vocation, j'aurais dû être médecin », dit M. P. Bourget au Dr Voivenel (*Psychophysiologie littéraire*, Dr Voivenel, *Chronique médicale*, 1^{er} septembre 1920). La nostalgie de notre art s'étale dans ses livres et plus que la nostalgie, puisque dès 1906 le regretté professeur Grasset de Montpellier pouvait déjà faire le sujet d'une conférence de l'« Idée médicale dans les romans de M. P. Bourget » (publiée chez Plon-Nourrit et Cie, in *Idées Médicales*). « ... On la trouve partout dans ses œuvres comme ces solides assises de fer qu'on découvre, dans une belle maison, en écartant les tentures et en grattant un peu les murailles... » Je n'ai pas la prétention de reprendre une pareille étude après le maître de Montpellier. Je mets donc volontairement de côté tout ce qui, dans l'œuvre du romancier, a trait à la médecine générale, pour ne m'occuper que de ce qui touche à la psychiâtrie. Et encore mon intention n'est pas de rechercher tout ce qui se rapporte aux maladies mentales, mais de faire une étude critique de quelques-uns des types qui m'ont paru le plus intéressants,

les psychopathes constitutionnels de Dupré en particulier. Le Dr Voivenel a consacré quelques articles remarquables aux derniers romans de M. Bourget au fur et à mesure de leur parution. Mon travail ne me semble pas de ce fait une simple redite, car il englobera tous les ouvrages du romancier, sera une vue d'ensemble et tâchera de montrer ce que chaque personnage présente de particulier.

Avant d'entrer dans le sujet, il me semble intéressant de montrer quelle est la conception du roman chez notre auteur.

M. Bourget continue la tradition d'Henri Beyle et de Balzac. Ce dernier considérait le roman comme une « zoologie », c'est-à-dire une histoire naturelle des caractères humains. Taine, le maître direct de M. Bourget, définissait la littérature « une psychologie vivante » et son élève écrit plus tard : la psychiatrie « est une science, mais qui confine au point de sans cesse l'envahir, avec la littérature d'observation » (*In* le Professeur Ernest Dupré, la *Revue Hebdomadaire*, 24 sept. 1921, p. 377-378). « ... L'illusion de la vie qui est un des buts de l'art... », écrit-il dans la préface de *l'Envers du Décor* (Plon-Nourrit), p. 2 et 3... dédié à Ernest Dupré — « l'autre est l'illusion de la vie dans le choix et la beauté — suppose donc que l'altération de la vérité soit l'exception, le respect de la vérité la règle. De ce point de vue, la Science est à la base même de l'Art, et pour nous en tenir à l'art littéraire, indiscutablement le romancier et le dramaturge, quand ils inventent

vivant, ne sauraient être en contradiction avec la Psychiâtrie, par exemple... » Et plus loin : « ... Pour ma part, en dépit de la réaction actuelle contre les abus de l'intellectualisme, je persiste à croire que Sainte-Beuve et Taine avaient raison lorsqu'ils invitaient les écrivains à dresser de plus en plus leur esprit aux sévères disciplines scientifiques. » M. Bourget s'exerce à la discipline scientifique en suivant pendant dix ans les cliniques de Dieulafoy. Il décrit avec lui la « *pathomimie* » qui définit la perversion de cet ouvrier dont la simulation du morbide allait jusqu'à supporter l'amputation de ses membres. En 1905, il fait la connaissance du professeur Dupré dont il devient l'auditeur assidu et l'ami. Tant de raisons évidentes s'ajoutaient, dans cette amitié, à celles que la raison ne connaît pas. Le psychiatre et le romancier, chacun dans son domaine, consacraient leur vie à l'étude des déséquilibres, de l'émotion et de l'imagination. Si Dupré dicte à M. Bourget le délire onirique de l'*Emigré*, s'il commente les *Anomalies*, ce dernier écrit telles pages sur les émotifs et les anxieux — dont quelques-unes, et qui ne sont pas les moins belles, datent de 1889 — qui resteront classiques et dignes des meilleures monographies de psychiâtrie pure. Le cadre des Psychopathies constitutionnelles nous paraît le plus commode pour contenir nos études. J'entends ce terme au sens que lui donne Dupré et qui apparaît nettement dans sa leçon inaugurale (publiée dans le *Paris Médical*, 11 janvier 1919).

Le psychiatre écrit sous le titre de déséquilibres constitutionnels : « les maladies mentales dont les caractères majeurs sont de relever surtout de l'hérédité, similaire ou dissemblable, directe ou indirecte, proche ou lointaine, d'êtres dépourvus de tout substratum organique saisissable, de se manifester par une symptomatologie plus ou moins systématisée, au long d'une évolution continue ou cyclique, à tendance extensive ou progressive, de durée chronique et de nature le plus souvent incurable... Elles se traduisent par des infirmités ou des perversions de la personnalité... Ces dispositions psychopathiques, d'ailleurs souvent légères et comme ébauchées, d'autres fois plus marquées et manifestes même aux yeux des profanes, affectent tous les degrés, toutes les formes et toutes les combinaisons réciproques. » Vient ensuite la classification proposée par Dupré dont je ne reproduis que les termes que j'ai étudiés chez M. Paul Bourget :

La constitution émotive;

Le déséquilibre de l'instinct de sociabilité : les pervers instinctifs;

La constitution paranoïaque;

La constitution mythopathique;

Le déséquilibre de l'instinct de conservation : le suicide.

CHAPITRE II

LES ÉMOTIFS CONSTITUTIONNELS

Lorsqu'un romancier veut peindre l'amour pour montrer sa puissance de joie, de force et de ravage, il doit donner à son personnage l'état mental le plus propice aux débordements de la passion. M. Bourget, souvent peintre de l'amour, et de l'amour qui souffre, met en scène quantité d'émotifs. Si le type du séducteur blasé est assez fréquent, la fine et folle sensibilité de ses victimes compense et de beaucoup sa sécheresse et son calcul. La jeune fille la plus pure, ignorante encore de l'amour le plus chaste, le jeune homme à ses premières expériences, recèlent en eux-mêmes un monde d'émotions prêt à vibrer au moindre coup d'aile. En un mot, nous ne trouvons pas de types intermédiaires entre la froideur du pervers qui n'aime que soi, et ces autres créatures qui ne peuvent sentir sans être bouleversées dans leur âme et dans leur chair. Parmi ces émotifs, où commence le morbide ?

Il ne suffit pas, pour appartenir au pathologique, qu'une émotion soit violente ; il faut surtout qu'elle soit hors de proportion avec la cause qui la fait

naître. Un homme équilibré, sur lequel s'acharne le sort, peut très bien réagir violemment, et je dirai même, doit réagir violemment : la diminution de l'émotivité est un des premiers signes de la démence. C'est donc un mode de réaction en tous points normal. Mais si cette émotivité est déclanchée par les circonstances les plus banales, c'est un fait morbide. L'émotif pathologique est semblable au tétanique, dans le domaine psychique; le moindre frôlement détermine la crise.

Dans les romans de M. Bourget, il est quelques-uns de ces êtres qui correspondent absolument à l'émotif constitutionnel de Dupré : Graffeteau (*Lazarine*), Jean Monneron (*L'Étape*) et enfin *Cornélis*. Ce dernier est le plus beau, le plus poussé, et je n'hésite pas à écrire que nous avons dans ce roman une des plus belles études de psychologie morbide apportée par la littérature. Et le livre date de 1886, au moment où la psychiâtrie ne se préoccupait que peu de la pathologie des émotions. La constitution émotive n'est publiée par Dupré qu'en 1911, la thèse de son élève Fourcade vers ce moment aussi.

A ceux qui trouvent qu'un médecin perd son temps à étudier les productions littéraires, je me borne à signaler ces faits. André Cornélis, malgré l'anachronisme, va donc servir à mon analyse.

Dupré appelle constitution émotive : « un mode de déséquilibre du système nerveux caractérisé à la fois par l'éréthisme diffus de la sensibilité et l'insuffisance de l'inhibition motrice, réflexe et volontaire,

en vertu duquel l'organisme présente aux ébranlements qui sollicitent sa sensibilité, des réactions anormales par leur vivacité, leur extension et leur durée... » (*Paris Méd.*, 1911). La thèse de Fourcade en donne les grands traits suivants :

1^o Exagération des réflexes tendineux, pupillaires et cutanés;

2^o Hyperesthésie sensitive et sensorielle;

3^o Déséquilibre des réactions motrices et sécrétoires;

4^o Tendance aux spasmes, surtout dans les muscles lisses;

5^o Tremblements;

6^o Intensité et diffusion anormale des effets physiques et psychiques des émotions. Hyperémotivité, hyperaffectivité et affaiblissement de la volonté. Disposition à la crise anxieuse.

I. ANDRÉ CORNÉLIS

Les phénomènes intellectuels chez l'émotif. — L'anxiété

André Cornélis est le fils d'un homme assassiné par le second mari de sa mère. Mme Cornélis, devenue Mme Termonde, ignore qu'elle est l'épouse d'un assassin. Cependant, André, qui voue sa vie à venger son père, arrive à la certitude que Termonde est l'auteur du crime. Pour épargner sa mère, il ne livre pas son beau-père à la justice, mais le met en demeure de se tuer. Celui-ci s'y refuse et André Cor-

nélis le poignarde. Avant de mourir, Termonde a encore le temps de simuler un suicide pour que sa femme ignore toujours qu'elle a aimé un criminel. Cette intrigue sert de trame à la minutieuse autobiographie de cet émotif et de ses crises anxieuses.

Ses hérédités tout d'abord : sa mère, honnête et pieuse, mais superficielle, un peu comédienne de ses sentiments, d'autre part mondaine et très fine, ne sait pas comprendre la passion qu'elle inspire à Cornélis, plus près de la plèbe qu'elle... Ce grand travailleur « avait en lui un principe inquiet... il avait des tristesses sans cause, de grands silences » (p. 62) et la tendance « à outrer toujours ses moindres chagrins ». Donc, union mal assortie, un père hypertensible à tendances anxieuses. Ce terrain va être remué profondément par la scène tragique. Vers dix à onze ans, le petit André voit le cadavre de son père : « Ce corps dont le drap moulait la rigidité, sur l'oreiller cette face exsangue, immobile, avec ses yeux fixes et grands ouverts, comme de quelqu'un à qui l'on n'a pas fermé les paupières; cette mentonnière blanche et cette serviette autour du front... » Le style même de l'autobiographie accentue les détails qui ont le plus frappé l'enfant. Pitres et Régis disent au sujet de l'étiologie des obsessions. « La peur est de beaucoup la plus fréquente, surtout celle qui résulte de la vue de morts et de malades. » A la vision d'horreur s'ajoute la perte d'un être chéri qui aidait l'éveil intellectuel, un père, un maître, un ami.

La sérénité enfantine s'enfuit : « Comment ne pas

revoir toujours et toujours la face pâle de l'assassiné... Comment ne pas dire : je te vengerai, pauvre mort. » — Puis, c'est la place dans la maison et dans le cœur de sa mère prise par le beau-père animallement détesté, la pâle jeunesse étiolée au collège, loin de la tendresse maternelle, empoisonnée par une jalousie torturante. Ici, notons en passant l'étiologie si chère à Freud : le rôle des causes sexuelles enfantines dans le développement du caractère pathologique. L'hérédité, le trauma émotif constitué par la vue du cadavre tragique chez un enfant hypersensible déjà, la jalousie freudienne vont déclencher l'émotivité pathologique, qui est étalée, avec ses conséquences, dans la vie de tous les instants.

Un romancier doit à son héros de le raconter, de l'expliquer, de l'analyser plus et mieux que ne le fait dans son auto-observation, le malade le plus intelligent et le plus lettré. Aussi suivons-nous le personnage pas à pas dans la genèse de ses processus psychologiques, de ses sentiments et de ses décisions. Recherchons d'abord rapidement, pour affirmer le diagnostic, les traits requis par Fourcade :

1^o Exagération des réflexes tendineux, pupillaires et cutanés, difficiles à noter dans un roman;

2^o Hyperesthésie sensitive et sensorielle; ce qui en fait preuve c'est la description sensorielle... « Cette vide et froide chapelle avec ses murs crépis à la chaux, avec ses bans numérotés, son maigre harmonium, sa criarde Sainte Famille, sa voûte peinte en bleu et semée d'étoiles... » — « Le chuchotement

me poignait comme aussi le demi-jour et le silence de la chapelle... » — « L'odeur du bois humide qui s'enflamme, âcre et forte, se mêle à la fade senteur de cette pièce... » ;

3^o Déséquilibre des réactions motrices et sécrétoires; difficile aussi à signaler; mais nous rencontrons de fréquentes crises de pleurs et de sueurs froides;

4^o Tendance aux spasmes des muscles lisses, tremblements, exagération et diffusion anormale des émotions.

« Je dus devenir affreusement pâle... Une colère aveugle s'emparait de moi, qui me poussait à leur ordonner de se taire et à me jeter sur eux à poings fermés... Un flot de sang me monta au visage, tandis que je balbutiais. Quelle journée je passai, perdu d'angoisse, à prendre et à reprendre les deux phrases qui m'avaient bouleversé. » — « Toutes mes émotions s'exagéraient, de sorte que je me fâchais pour des riens » (p. 21).

... « Je me sentais en proie à tout le malaise physique de l'indécision » (p. 50).

... « Moi qui ne traversais pas une émotion un peu violente sans souffrir d'une névralgie. »

... « Je me sentis souvent exalté par la colère au point de perdre toute emprise sur ma frénésie intérieure. »

... « Ma présence suffisait pour faire subir à sa voix une légère altération, imperceptible peut-être à un autre. Mais elle ne m'échappait pas à moi

qui, de mon côté, sentais ma gorge se serrer, mes lèvres trembler; ma poitrine se contracter » (p. 34).

... « Mes nerfs, après m'avoir été si tragiquement soumis pendant la lutte, me trahirent tout à coup. Mes jambes défaillirent sous moi. J'eus peur de tomber là... » (p. 112).

Notons que, de ces citations, plus de la moitié se rattachent à des circonstances banales, ce qui prouve bien la morbidité.

Passons ensuite aux tendances psychiques, reflets des caractéristiques physiologiques.

a) Hypersensibilité et hyperaffectivité.

Pas de tiédeur :

... « J'étais le plus fervent à la chapelle. » — Nous voyons cette sensibilité à propos de la confession :

... « Ces sensations (demi-jour, silence, chuchotement) jointes à la honte de mes péchés à dire, me rendaient presque insupportable le bruit de la planchette que tirait le prêtre... Quelle minute d'angoisse à en mourir, mais quelle douceur, ensuite!... »

A propos d'une réprimande de M. Termonde :

... « J'étais boudeur, défaut douloureux qui tenait à mon excessive et presque morbide sensibilité. Toutes mes émotions s'exagéraient... Je luttai contre mes propres attendrissements avec une colère froide et contenue, qui me soulageait tout ensemble et me torturait » (p. 21).

... « C'était si rare que je la sentisse ainsi toute à moi, et juste dans la nuance de cœur que réclamait ma sensibilité malade » (p. 60).

Quelle vénération et quel amour passionné pour sa mère ! Il lui sacrifie une partie de sa vengeance, et c'est tout dire. A cette passion filiale, il faut joindre l'atroce jalousie pour tout ce qui rappelle celui qui a remplacé son père et qui lui a pris le cœur de sa mère : « ... Je hais la figure de la maison. Je hais le concierge... Mais tout se transforme pour moi en signe de haine » (p. 33).

Je crois mon diagnostic établi par ces quelques citations. Ce qu'il y a encore à dire sur Cornélis, les psychiatres s'en sont peu occupés, il me semble. C'est l'étude des phénomènes intellectuels chez l'émotif.

L'émotif par « l'érétisme diffus de la sensibilité » (Dupré, *Paris Méd.*), par les « réactions anormales aux ébranlements qui sollicitent sa sensibilité » (*Id.*), vit, si l'on peut dire, plus physiologiquement que l'homme normal ; il vit avec ses sens, — l'hyperesthésie sensuelle étant un des principaux traits de sa morbidité ; or, la mémoire des sens, c'est l'imagination au sens général du mot, d'où fréquence des représentations chez lui. Il pense par image et non par liaison rationnelle. Il se souvient par image, d'où fréquence de souvenirs-hallucinations. « ... Une hallucination continue me montrait le profil du mort sur l'oreiller au pied duquel pleurait ma mère, — ou bien j'entendais la voix de ma tante m'annonçant l'autre nouvelle » (p. 23). — Sans aller jusqu'à une hallucination, le fait retenu est groupé autour d'une réalité sensible.

... « Je me souvenais aussi des yeux étincelants de Termonde et de ses mains frémissantes » (p. 57). — Souvenirs du collège : « ... Quelles images ? Une grande cour plantée d'arbres anciens, des enfants qui jouent, par une fin de jour d'automne, et d'autres enfants qui ne jouent pas, mais qui regardent, s'appuient... » (p. 23). « ... Je revoyais son visage triste, ses yeux bruns, les rubans noirs de son bonnet qui tremblaient au vent de l'après-midi de septembre. »

Et la suite qui nous montre la mémoire affective : « ... Puis, j'éprouvais comme alors, l'impression de déchirure intime que j'avais ressentie par deux fois, combien cruelle, combien inguérissable » (p. 23). « ... Après seize ans, je ne peux pas me rappeler sans horreur la sorte de battement de cœur qui me saisit à ces deux questions. »

Cet être qui vibre ainsi à la moindre émotion se laisse guider par elle, ses décisions sont déterminées par le sentiment, et non par une suite de déductions logiques. De même la certitude morale n'est pas fondée sur la raison mais sur un argument émotif : « ... Non, la créature qui me racontait le passé avec cette clarté dans les yeux, avec cette douceur dans la voix... avec cette évidente sincérité de toute sa personne, non, cette créature ne pouvait être qu'innocente. »

Tout arrive à son esprit à travers le prisme de son émotivité, de ses représentations, en effet, il nous dit que pour lui : « ... Le monde de l'imagination

est plus fort que le réel » (p. 27). Il nous parle de sa « constante impuissance à voir juste, précis et net ».

Et voici l'état d'âme de l'émotif décrit par un poète : « ... Les sentiments ressemblent à ces plages mangées de lagunes qui ne laissent pas deviner où commence, où finit la mer, vagues pays, sables noyés d'eau, ligne incertaine et changeante d'une côte sans cesse formée et déformée; cela n'a pas de bornes et pas de contours » (p. 7).

Cornélis a une prévention animale contre son beau-père, c'est le point de départ de la piste, ensuite pour le démasquer, il n'a recours qu'aux moyens qui réussiraient le mieux pour lui-même, c'est-à-dire qui interrogent l'émotivité du criminel.

Après l'étude des phénomènes intellectuels qui montre le rôle prédominant de l'image, un second point est intéressant à mettre en lumière. C'est l'étude de l'anxiété chez cet émotif à qui l'assassinat de son père impose la tragique idée fixe de la punition du crime; les citations déjà faites ont montré l'angor. Une impulsion est caractérisée ainsi :

... « Ce fut un passage tourbillonnant d'idées plus fortes que moi... Je ne raisonnai, je n'hésitai pas... Au lieu de jeter le paquet dans le feu, je le lançai à côté sous le fauteuil... »

La panaphobie, le réveil anxieux, si fouillé par Pîtres et Régis, les voici ici : « ... Il m'était arrivé de me réveiller la nuit, et là, seul au milieu des ténèbres, je me disais que peut-être il faisait jour et que j'étais

devenu aveugle... Le noir s'épaississait autour de moi, l'angoisse de ma cécité possible revenait si forte que je devais pour me rassurer, chercher une allumette à tâtons... » (p. 65).

La nuit au collège, lorsque le veilleur passe : «... Est-ce qu'il n'a pas peur la nuit tout seul, le long des escaliers. » — Ensuite, il pense à l'assassin de son père : «... Et la panique m'affole, est-ce d'épouvante, d'horreur que je frémis... Je recommande mon âme à Dieu et c'est sur ces affreuses pensées que je m'endors enfin, très tard, pour être réveillé en sursaut à cinq heures et demie du matin, la tête lassée, les nerfs tendus, ma pauvre âme malade, d'une maladie qui ne peut pas guérir... »

A l'étude de l'émotivité, s'ajoute donc celle de l'anxiété, et Cornélis est le représentant assez exact de la constitution anxieuse de Devaud et Logre.

II. ROBERT GRAFFETEAU

L'affaiblissement de la volonté chez l'émotif

Pour cet émotif constitutionnel, mon diagnostic peut s'appuyer sur la compétence indiscutée du Dr Voivenel, dont les articles de psychiatrie littéraire sont si justement appréciés, et qui en a consacré un à *Lazarine* (*Paris Médical*, 22 sept. 1917)..

Ce livre a été écrit en 1917; je ne doute pas que, cette fois-ci, c'est sciemment que l'auteur a voulu

peindre un psychopathe. C'est un exemple de ce que j'appelais dans mon introduction : procéder par déduction à partir d'un type donné. M. Paul Bourget en a tiré un parti décisif et c'est un probant exemple du rôle que peut avoir la psychiâtrie dans l'art. Je sais que *Lazarine* n'a pas été universellement appréciée : S'il est permis de rejeter les idées qu'y soutient l'auteur, il faut une certaine incompréhension psychologique pour méconnaître l'admirable vérité de quelques-uns des personnages.

Nous trouvons chez Graffeteau comme chez Corneîlis les principaux traits de la constitution émotive ; nous les avons montrés pour l'un ; nous étudierons simplement chez l'autre ce qui y est le plus mis en relief et ce qui en fait l'intérêt dramatique. Si l'on aimait encore autant qu'autrefois les doubles titres et les romans didactiques, tels que *Trente ans ou la vie d'un joueur*, M. Paul Bourget aurait pu intituler son œuvre, avec une vigoureuse exactitude : *Robert, ou la vie d'un émotif*, car c'est la vie d'un et celle de tous : *Ab uno disce omnes*.

L'homme normal n'obéit qu'à son plaisir ; ce que l'on appelle lutter contre soi-même, c'est hésiter entre deux plaisirs, c'est-à-dire deux émotions. La lutte est d'autant plus dure que les deux partis en présence nous tiennent au cœur avec des forces plus voisines. La volonté n'est pas une entité psychologique, mais une valeur négative : la différence entre les deux tendances dressées l'une contre l'autre. Un homme, qui, au prix d'un combat très vif, étouffe

en lui une passion mauvaise, prouve en dernière analyse que le plaisir de s'estimer soi-même est celui qu'il prise le plus au monde. Le but de l'éducation est de donner à l'enfant un solide amour de la vertu, et de lui apprendre à la considérer comme le plus grand des biens.

L'homme qui se laisse envahir complètement par l'impression du moment, et n'a plus à opposer à ce monde vivant que des principes moraux décolorés et desséchés par l'inaffectivité, pourra accomplir les actes les plus contradictoires à ses convictions. Le monde extérieur se reflète fidèlement dans l'âme de l'émotif; il n'est pas d'êtres plus adaptables, donc pas de plus changeants et de plus imprévisibles. C'est lui, encore plus que tous les autres, « l'être ondoyant et divers ». Il est le jouet de ses passions par l'intermédiaire de sa destinée.

Robert Graffeteau supporte les trahisons presque affichées de sa femme à cause de son amour sensuel pour elle. Son père lui apporte des faits précis et il ne peut plus feindre d'ignorer. Sous l'influence de l'émotion d'une scène des plus violentes, il rompt avec sa femme. La noblesse de la vie de son père passe en lui... « Cette défaillance m'aura été une leçon. Elle ne recommencera pas... » Il est sincère tant qu'il n'a pas une émotion plus forte à lui opposer : il aime une jeune fille et s'en fait aimer en passant sous silence ce premier mariage... « Je l'aime; sa seule pensée m'est une joie si totale et si profonde... » Un général ami de son père, qui veut l'ai-

der dans son rachat, a connaissance de l'abus de confiance et en fait honte à Graffeteau. Sous cette excitation, le voici redevenu magnanime... « Sitôt votre lettre reçue, j'ai demandé que mon départ, qui devait avoir lieu dans quelques jours, fût activé. D'ici là, je ne mettrai pas les pieds à la « Maison Verte ». Si étrange que doive paraître ma conduite, je n'y ferai pas de visite d'adieu... » Voici la résolution; elle est tenue jusqu'au moment où une déclaration de Lazarine déclanche le bouleversement émotif, et « l'infamie », dont il s'accusait plus tôt, il s'y complait maintenant : épouser la jeune fille contre sa religion et contre son père. Robert a un ami, aveugle de guerre, catholique ardent, image reposante de toutes les résignations... « Mais déjà, rien qu'à écouter Duchâtel, un scrupule avait grandi chez l'amoureux de Lazarine, qui peu à peu envahissait tout le champ de sa conscience, ébranlant, renversant, ruinant sa résolution, si ferme encore hier et ce matin... » Et c'est ainsi toujours; sa femme qu'il n'aime plus se met en travers de son amour; il lui suffit de la revoir pour que l'émoi ancien reparaisse et, prêt à succomber, il ne trouve que le revolver pour s'affranchir. Le meurtre est pris pour un suicide. Graffeteau s'en va sur le front finir sa vie en héros.

Graffeteau vit donc et meurt comme un de ces grands émotifs, dont la « personnalité trop instable, qui varie sans cesse au gré des circonstances, fait d'eux des êtres complexes et contradictoires... »

Voilà donc une pluripersonnalité, un polypsy-

chisme, dirons-nous plus loin, et tout à fait involontaire. Mais chez l'émotif, il y a plus que cela : le dédoublement simultané et voulu pour assouvir le furieux appétit de sentir.

Des êtres complexes tout d'abord. Il y a autant de Robert Graffeteau que sa sensibilité a de nuances émotionnelles, « l'émotif sacrifiant tout à sa passion à coup de mensonges intérieurs »... — « Elle ne sait pas que je l'aime », se répétait Graffeteau pour s'excuser. « Ce n'est donc pas mal; et je savais si bien qu'elle le savait et que c'était très mal. C'est là, dans mon aveuglement volontaire, que réside ma faute... »

La vivacité de la mémoire affective, le rôle de l'image dans le déclenchement de l'acte ou de la personnalité nouvelle, sont bien mis en relief. Ils aboutissent au souvenir-hallucination; l'imagination si riche met au service de la mémoire, pour la colorer, les mille détails enregistrés par les sens. L'instant passé est réellement ressuscité et le psychopathe le revit véritablement avec sa tonalité affective propre, qui s'épuise si vite chez l'homme normal. Celui-ci se souvient qu'il a été remué, et d'une façon très violente, mais le torrent impétueux ne remonte plus son cours.

« Il marchait; et, le long des sentes désertes qu'il ne voyait même pas, il entendait ce souffle entrecoupé, la palpitation de ce cœur de jeune fille dans l'involontaire aveu... Il revoyait ces mains nerveuses et qui tremblaient d'émotion, cette gorge soulevée

par un soupir. » Ces images déclanchent seules la résolution sans qu'il y ait place pour le raisonnement. « Et cette femme pouvait être la sienne devant la loi, puisqu'il était libre ! »

Une telle sensibilité aux images prédispose à tous les déchainements des sens dans l'amour, les représentations sensorielles comptant parmi les excitants normaux du sens génital. Spinoza a montré le rôle de la représentation visuelle dans la jalousie. Graf-feteau est plus qu'un sensuel, c'est un masochiste. Sa femme lui paraît d'autant plus désirable qu'elle l'humilie et le déshonore. Maintenant, bien qu'il aime Lazarine, la fureur des sens le reprend à nouveau, et les deux tendances rivales engendrent l'obsession avec tout son cortège anxieux. « ... Cette odeur mêlée à leurs baisers fous d'autrefois, pénétra en lui comme un poison qui s'insinua soudain dans le plus intime de ses veines. Un élanement parcourut tout son être et, en même temps, une fureur de ce monstrueux désir... Et c'était vrai qu'à la voir bouger, à l'écouter parler, à la respirer, à sentir la tiédeur embaumée de sa main, une vague de sensualité le bouleversait de nouveau. L'infâme tentation l'assaillait. Il ne l'acceptait pas. Elle n'en était pas moins là, qui le mordait, et il se débattait sous la morsure. « Je ne veux pas », se répétait-il, « je ne veux pas ».

CHAPITRE III

LES PERVERS INSTINCTIFS

Les « aveugles moraux » abondent dans l'œuvre de M. Bourget. Je n'en étudierai que quelques-uns. Les cas les plus légers seront classés avec les dédoublements dont ils ressortent aussi, comme nous le verrons; car, en psychiâtrie, faire une classification, c'est trancher dans le vif.

Je ne m'occuperai ici que de deux cas de pervers instinctifs qui sont des criminels d'habitude, auxquels s'applique absolument le rapport de Dupré au Congrès de Tunis de 1912.

I. L'ACHONDROPLASE BELLAGAMBA, anarchiste-apache

(*Nemesis*, Plon-Nourrit)

Ce premier type soulève plusieurs problèmes, d'abord l'état mental des achondroplases, puis la question de la psychologie des anarchistes. L'auteur a peint à côté de Bellagamba l'instinctif, Boris Roudine, le révolutionnaire intellectuel, un de ceux qui devaient constituer les bolchevistes et passer de l'idéo-

logie à la plus sanglante pratique. Leur comparaison est féconde, comme j'essaierai de le montrer.

Bellagamba est le « Primo » d'une grande dame qui joue de nos jours les Isabelle d'Este aux environs de Sienne. Qu'il soit un achondroplase, nous n'en pouvons douter après avoir lu ces lignes (*Némésis*, p. 31) : « Le nain n'était pas une simple réduction d'un individu normal. Il était moins remarquable par sa petitesse que par la disproportion entre la brièveté de ses membres d'une part, de l'autre la grandeur de sa tête et de son buste. Son torse était d'un homme sain et vigoureux. Ses jambes étaient d'un enfant. Ses mains arrivaient à peine à ses hanches, et les doigts écartés leur donnaient une forme de fourche. Ce véritable basset humain avait des os et des muscles puissants et forts, les épaules larges, la poitrine bombée, la tête grosse avec les bosses frontales saillantes, les traits accentués dans une face vultueuse, le nez court, aplati à sa base. »

Comme j'essaierai de le montrer, cet achondroplase est un pervers instinctif. Voici ce que dit Sainton au sujet de ses pareils dans la pathologie interne de la collection Sergent : « L'état psychique est intact : les sujets sont intelligents, même avisés (Apert) et sagaces et remuants ; ils tirent fort bien parti de leur difformité pour gagner leur vie... Chez quelques-uns on a signalé un léger degré de débilité mentale, mais il n'y a pas lieu de décrire une psychose achondroplasique à type hypomaniaque comme l'avait voulu Lauze. » (*Rate et Os*, p. 455.) En effet, Lauze, dans

sa thèse : *De l'achondroplasie spécialement étudiée au point de vue mental* (Paris, 1910), conclut que les achondroplasies sont souvent des « submaniaques chroniques ». Il explique ainsi avec ingéniosité les saillies et les réparties remplies souvent de verve et d'ironie des bouffons royaux achondroplasiques. Il continue toujours dans ses conclusions la comparaison. « Dans l'achondroplasie et la manie, on remarque un égal besoin de destruction et de malveillance... » « Ils se livrent volontiers à des excès alcooliques... »

J'ai compulsé les observations citées dans sa thèse, et ai trouvé parmi des sujets à psychisme normal, quelques débiles intellectuels, un mythomane à « intelligence assez vive, mais menteur et susceptible; il s'amuse à tromper les gens en racontant les histoires les plus invraisemblables »; d'une affectivité pauvre, il se fait détester autour de lui. (Ettore Levi, *Nouvelle Iconographie de la Salpêtrière*, mars-avril 1909.)

La gourmandise, la dipsomanie sont notées plusieurs fois; le meurtre chez un débile, une fois par Charon, Degony et Tirsot (*Nouvelle Iconographie de la Salpêtrière*, 1907). Enfin viennent les observations sur lesquelles Lauze fonde son opinion; il y est question d'hypomanie et de « méchanceté ». Je crois que M. Lauze a conclu trop vite, et M. Sainton aussi, mais en sens contraire. Il y a des achondroplasiques sans tares psychiques, mais il en est souvent d'anormaux, ce que l'on peut prévoir *a priori* : la cause perturbatrice qui agit sur le squelette peut aussi

agir sur le système nerveux. Parmi ces anormaux, s'il y a des débiles et des submaniaques, j'ai relevé, comme on l'a vu, plusieurs traits de perversion instinctive. M. P. Bourget n'a donc pas donné à tort cet état mental anormal à son personnage. Au rebours de la méthode habituelle de l'auteur, nous ne savons rien de l'hérédité de Bellagamba; sur le milieu et les antécédents du personnage, nous ne connaissons que ces quelques paroles, mais fort éloquentes... « Ça m'a changé de mon garni de Nice et des troquets où j'avais mon ardoise... (p. 226). Il m'est arrivé, à Nice, à Monte-Carlo, pendant le Carnaval, d'inspirer des béguins à des gaupes de la haute, des gadoues de riches, des nippées de soie, à qui ça chantait de s'offrir un phénomène — je ne le sais que trop que j'en suis un. — Roudine, il y en a qui m'ont payé le matin. Ah! Ah! Il rit de nouveau sinistrement. Et je l'ai pris, leur sale pognon, pour le boire avec des loqueteux du port et des faubourgs. Il claqua des lèvres. Et ça donnait du goût à la gnole! !! » (p. 226).

Nous savons déjà qu'il est dipsomane, cupide, jusqu'à quelle abjection! et qu'il a conscience de sa tare physique. Chez la duchesse de Roannez, il jouit, grâce à son hypocrisie, de la faveur générale. Le bibelot est traité en enfant gâté, et comblé de la façon la plus fastueuse et la plus ridicule. Comme reconnaissance, il n'offre que ses perversités.

L'orgueil d'abord. Lorsqu'il salue, « il garde sa casquette tout près de sa tête comme si ce geste répugnait à son orgueil » (p. 32).

Le vol, la gourmandise : « Il entassait les victuailles qu'il dérobaît sans cesse, par un instinct mêlé de vol et de gourmandise, pour s'en gorger à son aise, quoique la plantureuse cuisine du château et les gâteries de la châtelaine rendissent cette goinfrerie sans excuse » (p. 246). Le professeur Dupré a défini la malignité constitutionnelle : la perversion de l'instinct de sympathie, base de la sociabilité, qui montre bien à quel point les êtres qui en sont atteints sont inadaptables. Cette malignité comprend l'inaffectivité et l'envie qui font dire à Bellagamba : « Qu'est-ce qu'un ami ? le type dont le chagrin nous fait le plus de plaisir » (p. 58). — La cruauté : « Ah ! la méchante bête, dit le nain qui, grinçant de plaisir, allongea lui-même de toute sa force un coup de pied dans le flanc du béliet gisant sur le sol, maintenu sous les genoux du berger » (p. 61).

Enfin le dernier symptôme de la malignité est l'instinct de destruction, que nous verrons en œuvre avec les autres perversions dans le sinistre dénouement.

Le Professeur Dupré note la fréquence de la mythomanie chez les pervers : ici, nous trouvons la tendance à l'espionnage, l'hypocrisie, la dissimulation : « Il (Courtin, après un entretien avec la duchesse) allait gravir l'escalier, quand, les feuilles d'un buisson ayant frémi dans le voisinage, l'habitude du guet dans la brousse le fit se retourner par un réflexe quasi-machinal. Marius Bellagamba émer-

geait du taillis, tenant à la main une touffe de cyclamens sauvages. — Je cherchais la duchesse, dit-il, pour lui donner ces fleurs qu'elle aime... » (p. 106).

A côté de l'inaffectivité, nous notons l'excitation génésique et l'impulsion au viol, au meurtre et au suicide. Sadisme ou crime type Soleillan ? Voici ce qu'il dit de sa bienfaitrice : « En même temps que je la hais, sa beauté parle à mes sens. Je la désire, Roudine, avec une telle force, à de certains moments, que j'ai monté son escalier, une après-midi que je la croyais seule, avec l'idée de lui faire violence, de m'assouvir, de la tuer ensuite, et de me tuer » (p. 227). Il apprend que la duchesse a eu une intrigue et qu'elle va épouser son amant : « Quand il se sentit très loin et bien sûr de ne pas être vu, il se laissa choir sur la terre et il comença de s'y rouler avec la frénésie d'une bête blessée. Par un suprême effort de son orgueil, il étouffait les cris que lui arrachait sa fureur et il répétait indéfiniment dans un râle : « Je le lui tuerai ! Je le lui tuerai ! » (p. 165). Et la nuit il fait sauter la maison avec une bombe, tandis qu'il attise l'incendie ainsi allumé, en versant de l'essence. Il aperçoit tout à coup son rival Courtin qu'il avait cru auprès de la duchesse et enseveli avec elle sous les décombres : « Bellagamba... poussa un cri sauvage où frémissait toute sa haine. Il avait tiré un couteau de sa poche et, la lame au poing, il s'élança sur son ennemi... » mais quelqu'un assène au nain « un coup d'une telle violence que le furieux s'abattit sur le sol. Le sang lui

jaillissait du crâne et du visage, mais il n'était pas mort. Dans sa chute, il avait lâché son couteau. Il eut l'énergie de se « relever et de chercher encore son arme ». Mais il est enseveli à son tour par l'effondrement d'une charpente, car, voyant sa vengeance impossible, il aime mieux entrer dans la fournaise. Voici la colère et la fureur, presque celles des épileptiques, notées par Dupré chez les pervers.

L'histoire de Bellagamba illustre assez son diagnostic. Voici pour son fond intellectuel. Il lit et écrit parfaitement. Son esprit est prompt à la riposte et à la répartie, comme celui de ces bouffons à qui rien n'était sacré. En effet, ce qui frappe dans les saillies de Bellagamba, c'est leur âcreté; elles sont toujours dirigées contre quelqu'un ou contre quelque chose, qui soit l'objet de la haine du nain. Un exemple seulement : un archéologue Oratorien converse en la présence de l'achondroplase et dit : « Quoique Dieu se mêle aussi des petites choses. » Et Bellagamba d'interrompre impertinemment la conversation. « Des toutes petites, interrompit-il. Ça compense, car il ne se mêle guère des grandes. » — « J'avais oublié, dit l'archéologue à Courtin, Monsieur se croit aussi athée. » — « Vous vous croyez bien croyant, mon Père, répliqua le nain » (p. 47).

Il y a contradiction entre la violence de Bellagamba et son intelligence. Dupré écrit : « La colère éclate fréquemment, chez les débiles pervers, sous l'influence des motifs les plus futiles, principalement

à l'occasion des défenses opposées à leurs tendances ou des blessures faites à leur amour-propre. » (*Revue de Neurologie*, 1912, p. 754.)

J'ai réservé pour la fin l'étude du révolutionnaire, afin de faire une comparaison avec Boris Roudine, médecin russe, à qui ses opinions ont valu la Sibérie. Evadé, il s'installe à Florence, où il soigne les pauvres et prépare des explosifs dans son laboratoire. Il a la tendresse de Robespierre pour ses fleurs. Il fait partie de la secte des « hommes divins » et des « mutilés à la gloire divine », qui professent la haine de la génération (p. 202). Il pratique donc les avortements sans profit pour lui. Une fois seulement il fait une pression de chantage, et cela pour avoir un chèque de 100.000 francs, nécessaire à la subvention d'un journal de la Cause. Quelques lignes vont opposer les deux mentalités d'anarchistes : « Je te l'ai dit vingt fois, Marius, le vrai révolutionnaire ne hait personne. Il hait uniquement ce qui gêne l'Idée. — Et je vous répète aussi que la Révolution, pour moi, c'est l'Idée, mais c'est d'abord la vengeance... » (p. 224), répond Bellagamba. Le nain lui montre alors ce qu'il souffre et parce qu'il est un bibelot et parce qu'il est jaloux. Roudine veut garder Bellagamba à la cause, d'une part, mais il est aussi rempli de pitié : « Pauvre petit — finit-il par dire — comme tu as souffert, comme tu souffres ! » Et, se parlant à lui-même : « Il n'y a que cela qui compte, la douleur. Il n'y a qu'un devoir, la soulager. Qu'est-ce que ça pèse,

en regard, le secret professionnel ? » (p. 231). Et, par une violation de ce secret, il perd la duchesse aux yeux de celui qui va l'épouser. Mais il ajoute une noblesse à son infamie : il signe. « Quand on dénonce, on se nomme » (p. 233).

Boris Roudine hait la brutalité : « Ai-je assez raison quand je te dis que l'appétit d'amour rend celui qui s'y livre esclave de la brutalité ? La souillure et le sang finissent par servir d'aliment à l'immonde désir... » (p. 233). Bellagamba aime mieux jouir de la vie. « Il reste à jouir de celle-ci (la vie) quand on le peut, et, quand on ne peut pas, à se venger. D'ailleurs c'est en jouir encore, et combien ! » (p. 234). Voici la conclusion de l'auteur :

« Tragique dialogue et qui affrontait, dans un redoutable symbole, les deux tout-puissants facteurs des prochaines communes : la logique effrénée de l'idéologue et l'implacable rancune du déshérité, l'un qui égorge la vie pour l'assouvir à sa doctrine, l'autre pour s'en faire une proie » (p. 235).

Nous voyons dans ces deux types de révolutionnaires : le pervers instinctif et le persécuté mystique, de Régis. Boris n'est ni le persécuté-persécuteur, ni le persécuteur ambitieux, mais le mystique altruiste, sans hallucination ni impulsion, dont le jugement pervers ne sait plus éclairer la pitié.

ANTOINE MONNERON, « LE FLÉAU DES FAMILLES »

Il appartient à ce volume de *l'Étape* (1901-1902, Plon-Nourrit), dont la thèse est trop connue pour la rappeler longuement ici. Le père Monneron, fils de paysans, entre dans la petite bourgeoisie par la porte universitaire et, parce qu'il a brûlé l'étape, ses enfants n'ont pas une hérédité bourgeoise assez longue pour leur permettre l'adaptation sans heurt au nouveau milieu. En effet, ce qui s'acquiert le plus lentement, c'est l'éducation et non l'instruction. Manger proprement, évoluer avec aisance dans un salon est plus difficile à un parvenu que d'obtenir brillamment ses diplômes, ou de réussir dans les entreprises les plus ardues. M. Claude Farrère a bien étudié ces temps-ci ces « *hommes nouveaux* » qui n'ont rien à voir avec les nouveaux riches, car s'ils ont si rapidement évolué, c'est au prix d'un effort prodigieux dont bien peu de profiteurs, et même d'adaptés de longue date, auraient été capables.

Dans la majorité des cas, ce qui manque aux fils de leurs œuvres et à leur famille, c'est donc l'éducation. Ce n'est cependant pas le sujet — ou ce n'en est qu'une bien faible partie — du roman dont nous nous occupons. M. Monneron a quatre enfants. L'un, Antoine, est, comme j'espère le montrer, un pervers instinctif; Jean, rempli de noblesse et d'intelligence, a les réactions et les oscillations dans la conduite des

émotifs constitutionnels; la jeune fille, intelligente aussi, est une déséquilibrée; le dernier enfant marche sur les funestes traces de son frère Antoine.

J'avoue ne pas voir dans une simple transplantation la cause de tant de tares psychiques. Je sais qu'il faut ajouter à cette transplantation une circonstance qui en est inséparable : la gêne et les privations qui ont fait du père un procréateur affaibli. Il y a un facteur de plus, et c'est celui sur lequel s'appesantit l'auteur : la culture donnée brusquement à ce cerveau qui n'y avait jamais été préparé dans toute la continuité des êtres dont il résulte. Et c'est à mon avis ici le défaut de la cuirasse. Il y avait là matière à une étude des plus intéressantes, qui aurait amené à des conséquences très fécondes. Une seule condition était requise mais nécessaire : c'est que le père Monneron eût un état mental normal. Il est facile de s'en convaincre en parcourant le livre : le professeur fait partie des désharmoniques de Régis, et fait un délire politico-mystique systématisé. Cet homme, si intelligent par certains côtés — son point de départ et son arrivée le prouvent — est totalement dépourvu de sens critique et pratique pour tout ce qui touche à sa foi politique et morale.

Son fils Jean, l'émotif, dit de lui : « Vous savez qu'il est, avec cela, le plus idéaliste des hommes, idéaliste jusqu'à la chimère... Que j'ai senti cela vivement, tout jeune, qu'il ne me voyait pas, qu'il ne voyait pas mes frères et mes sœurs, qu'il ne voyait que ses pensées... » (p. 48). C'est à tel point que son

fils admet que « dans cet aveuglement il y a du parti pris et de la volonté. Quand les signes de leur désaccord (celui de ses enfants) avec lui sont trop multiples, comme aussi quand les politiciens de son parti commettent trop de malpropres actions, moi qui le connais si bien, je le sens qui se retire en lui, qui s'en va du monde réel dans ses idées... » (p. 49). Lorsqu'il apprend que son fils est un escroc — il est père et il ne veut pas l'admettre — mais il fonde sa conviction sur la théorie de la bonne nature. « Il y a de braves gens, beaucoup de braves gens partout, même dans la finance. Les coquins sont l'exception. Ce qui les rend tels, c'est l'éducation et c'est l'entourage. Voilà pourquoi Antoine ne peut être un coquin. Il ne le peut pas » (p. 203). Les gens de son espèce, dit l'auteur, « ne peuvent plus juger quelqu'un qui pense ou semble penser comme eux » (p. 9, 2^e vol.). De même qu'il ne voit pas ses enfants tels qu'ils sont, il prend pour l'homme le plus intègre son ami Barantin qui s'est fait une grosse fortune depuis qu'il est député, fortune qui ne saurait s'expliquer que parce qu'il est « véreux... et pot-de-viniste effronté ». Monneron, dont le goût littéraire est si fin, s'extasie sur les vers les plus médiocres ou sur la métaphore la plus banale, pourvu qu'ils flattent son culte : telle cette comparaison entre le peuple et le tronc d'arbre ; « ... le tronc se fatigue de n'être que le couloir nu de la sève qui va s'épanouir à la cime en bouquets parfumés, où l'arbre tout entier veut devenir fleur... — Ça, c'est excel-

lent! Il répéta : — Où l'arbre tout entier veut devenir fleur! » (p. 5, 2^e vol.).

Il vit dans un monde imaginaire, parmi des êtres qu'il ne voit pas ou qu'il interprète. Voici bien la caractéristique du délirant : il évolue pour son propre compte hors du réel, ou bien mis en présence de la réalité, celle-ci lui parvient déformée par son interprétation. Ce qui rend les idées de Monneron délirantes, ce n'est pas leur contenu : un homme équilibré peut être athée, républicain ou socialiste, et être aussi attaché à ses opinions que le professeur; mais ce qui est le point pathologique, c'est cette paralysie du sens critique, absolue, pour tout ce qui touche au système et qui met ce dernier hors de l'emprise du réel.

Je crois donc que, pour que la thèse de M. Bourget ait toute sa valeur, il eût fallu que le père Monneron ne fût pas un anormal. Car nous allons trouver l'explication des psychopathies des enfants — d'où dérive l'inadaptabilité — dans l'hérédité, sans avoir une seule fois besoin de faire intervenir le déracinement. La thèse n'en est pas moins juste je le crois, dans un assez grand nombre de cas, mais pas dans celui de Monneron. C'est d'ailleurs le danger du roman didactique; on ne prouve pas par un exemple : le plus démonstratif en apparence peut ressortir d'une tout autre interprétation. Il n'en reste pas moins que ce livre est un fort beau livre, et des plus vrais au point de vue qui nous occupe. L'hérédité s'y développe avec une rigueur scientifique.

Nous savons que celle du père est chargée; voici celle de la mère.

Le père de Mme Monneron était un homme « équivoque, qui avait fait vingt métiers; depuis celui de chef d'institution, jusqu'à celui de Garibaldien, en passant par le courtage en huiles, l'épicerie, la commission, pour finir par la spéculation sur les terrains et la chambre meublée » (p. 68). C'est donc un instable. Voici le portrait de Mme Monneron : « une nature impulsive, inégale et qui ne dominait pas ses sentiments. Avec cela le front étroit et bas disait l'inintelligence, et la bouche, d'un dessin amolli, l'indolence. Négligente et entêtée, égoïste et passionnée, elle était bien la femme que dénonçait ce masque » (p. 76). Les antécédents héréditaires d'Antoine, le « fléau des familles », selon l'expression du Professeur Dupré, sont donc très chargés; ses collatéraux, nous les connaissons déjà. De son enfance, nous ne savons pas grand'chose, sinon qu'il « avait toujours été un médiocre élève ». Il serait fastidieux de transposer tout ce qui a été dit au sujet de Bellagamba, pour le mettre à l'actif d'Antoine Monneron en ne changeant que les citations. Je laisse donc volontairement de côté la recherche des traits fondamentaux du pervers (le diagnostic apparaîtra tout de même) pour ne m'appesantir que sur ce qui diffère du premier cas étudié.

Ces variations à mon point de vue ne sont pas arbitraires; elles s'expliquent par les oppositions de milieux auxquels appartiennent les deux personnages.

Je sais que je touche ici à un grave problème, et fort discuté. Pour Dupré, le pervers instinctif est le produit de son hérédité, ou le résultat d'une affection cérébrale de l'enfance (Congrès de Tunis, 1912). Il proclame l'incurabilité absolue de ce syndrome mental, et nie le rôle redresseur de l'éducation. Ce regretté Maître m'écrivait le 7 avril 1921 (quelques mois avant sa mort) : « Vous trouverez également dans Anatole France, un conte merveilleux d'intuition et de vérité psychologique, *Le miracle du Grand Saint-Nicolas*, dans lequel l'auteur oppose à l'éducation par les préceptes et l'exemple de l'infinie miséricorde d'un grand Saint, la permanence fatale et le développement progressif des *pires perversions instinctives*, chez les trois petits monstres qu'il a miraculeusement tirés du saloir et ressuscités, et qu'il essaie ensuite, mais en vain, de diriger dans la voie de la vertu et de la religion. » On se souvient de la discussion au Congrès de Tunis. Gilbert Ballet admettait pleinement les conclusions de celui qui devait lui succéder. D'autres congressistes, dont Régis, étaient de l'avis opposé. Pour en revenir à Antoine Monneron, dire que, si ses réactions sont autres que celles du pervers-apache, il le doit en partie au milieu où il évolue, c'est admettre l'influence du milieu non sur les perversions mêmes, mais sur leur façon de se manifester, et, en bonne logique, c'est ouvrir une porte au rôle de l'éducation qui est un des facteurs du milieu.

Sans donc croire au pouvoir guérisseur de l'éduca-

tion ou du milieu, nous croyons à leur pouvoir orientateur : un pervers deviendra un bas apache ou un escroc mondain selon la société à laquelle il appartient.

« Antoine ne rêve que luxe et plaisir », l'intérieur de son père lui est « inhabitable ». Voici sa profession de foi : « Je ne suis pas une belle âme et je ne me paye pas de mots. J'en ai assez d'être dans la société comme ces malheureux à la porte d'un grand restaurant, qui hument les odeurs de la cuisine que les autres mangent. Je suis un jouisseur et un arriviste tout simplement, et *j'arriverai, comme je pourrai, mais j'arriverai...* Moi je la veux (la vie) courte et bonne. Tu comprends donc bien que ce n'est pas ces sept petites lettres à écrire au bas d'un chiffon de papier (une fausse signature) qui ont pu me faire hésiter beaucoup... » (p. 219). Il lui a suffi de rencontrer une demi-mondaine et de vouloir la conquérir, pour devenir un habile faussaire et distraire des fonds à la banque où il est employé.

« Le pervers intelligent satisfait ses appétits criminels sous une forme plus psychique que motrice, avec plus de ruse et de persévérance que d'emportement et d'éclat. Les manifestations mythopathiques et astucieuses prédominent, et la criminalité s'intellectualise. » (*Revue de Neurol.*, p. 753). Il se fait connaître à Angèle d'Azay, sous le titre de comte de Montboron : ce trait prouve à la fois sa vanité et son inaffectivité. Montboron est vénéré dans la famille Monneron, car c'est le nom du pays qui a

vu le temps heureux des fiançailles des parents.

Cette mythomanie amoureuse est bien celle dont parle Dupré : « le pervers mythomane, faisant de la tromperie et du mensonge la règle de sa conduite sexuelle, satisfait ses tendances coquettes et ses appétits cupides à travers un tissu d'inventions et de fables romanesques. » (*Revue de Neurologie*, Congrès de Tunis 1912.) Découvert, il ment à son père en accusant un employé, en « imaginant un moyen de gagner du temps, avec cette rapidité de conception propre au tempérament criminel » (p. 211). À son directeur, il fait un autre mensonge et lui qui ignore le remords, joue la comédie des regrets. Le directeur dit à Jean Monneron : « Vous arrivez juste à temps pour être le témoin du repentir d'Antoine et de ses promesses... Antoine n'est pas mauvais, je vous assure, et si vous l'aviez vu sangloter, vous auriez foi dans son relèvement, comme moi... Il réparera. Il me l'a juré. Je le crois... » (p. 977-978-979). En fait de réparation, il s'est procuré la somme nécessaire au remboursement par un chantage auprès de l'amant de sa sœur, dont il a surpris l'intrigue avec un riche camarade. Et rien n'y manque; le vol des lettres et même le projet de continuer à se procurer de l'argent par ce moyen. Au milieu de toutes ces noirceurs, « le fourbe n'avait d'ailleurs jamais été plus calin, plus familial, tenant les écheveaux de laine de sa mère, faisant des tours de cartes pour son jeune frère, avec une dextérité inquiétante... » (p. 8, II). C'est cette phrase du Professeur Dupré

illustrée par l'exemple : « La perfidie des desseins et la scélératesse des manœuvres sont voilées sous des dehors affectueux et calins, sous des protestations de dévouement. » (*Loc. cit.*)

J'espère avoir assez montré par cette silhouette du personnage d'Antoine, le parallélisme entre le raffinement des moyens qu'emploient ses perversions et le milieu plus raffiné aussi où il évolue. Je crois que nous sommes en présence d'une loi générale. Je sais bien qu'il y a dans une autre société que celle des Monneron ou des Angèle d'Azay, des pervers qui descendent aussi bas que Bellagamba. Mais je crois que dans ces cas il y a à tenir compte de la débilité mentale, absente chez les deux pervers étudiés ici.

CHAPITRE IV

LES PARANOÏAQUES

Je réunis dans ce chapitre un paranoïaque et un mendiant thésauriseur, qui ressortent tous deux du déséquilibre du sentiment de la personnalité par l'hypertrophie du moi.

I. JEAN LEGRIMAUDET, LE PERSÉCUTÉ LITTÉRAIRE

(*Pastels et Eaux fortes*, Plon-Nourrit)

Voici un type magistralement campé; il date de 1889-1891, avant donc que l'auteur s'occupât spécialement de psychiâtrie. Je suis à peu près certaine que la description de cette psychopathie constitutionnelle résulte uniquement du coup d'œil du romancier, et nous avons vu à quel point il peut être juste et aigu.

Lorsque M. Bourget s'attache à la peinture d'un type que lui fournit la pathologie mentale, il prend soin d'avertir le lecteur et de faire son instruction : il cite sa bibliographie et définit les termes techniques. Nous le verrons à l'œuvre pour le *Mythomane*, par exemple, ou cette étude du suicide héré-

ditaire (*La Geôle, Revue des Deux-Mondes*) qui contient toute l'observation du cas prise par le médecin et toute la discussion des particularités de l'évolution. Ici, rien de semblable; le cas lui paraît curieux, et il le rapporte : et c'est un paranoïaque magnifique. Le diagnostic est ramassé en une ligne : le seul moteur de ce caractère est l'orgueil.

Jean Legrimaudet est le type du raté littéraire, qui « se croit un célèbre écrivain persécuté » (p. 251). Quelles sont les œuvres de ce paranoïaque ? — Des pamphlets. Un sur Diderot dont il est « l'ennemi personnel et fielleux comme le pire des rivaux » (p. 244). Un autre sur Hugo, qui était encore vivant en ce temps-là, et qui est « un répertoire de racontars fantastiques, d'anecdotes aussi sottes et fausses que scandaleuses ». Sa « rhétorique est vague et prétentieuse » (p. 244). Aussi ces ouvrages ne nourrissent-ils pas leur auteur et Legrimaudet est-il dans une misère navrante.

Voici comment lui-même juge ses œuvres : « Vous savez, Monsieur, quel bruit a fait dans le monde mon *Ménage et Finances de Victor Hugo*. Ah ! j'ai vécu là deux ans d'ivresse. Je ne pouvais pas ouvrir un journal sans y lire mon nom. » C'était vrai ; mais il oubliait d'ajouter qu'à l'ordinaire ce nom s'accouplait de quelque épithète, telle que : drôle, cuistre, vermine, abjecte canaille, etc... (p. 256). Le résultat le plus clair de cette discordance entre son opinion à lui et celle des autres, ce sont les idées de persécution : « Monsieur, j'ai une malle pleine de ces arti-

cles. Quand je suis seul chez moi, il m'arrive d'en lire quelques-uns. Je peux mesurer ma gloire aux injures des envieux. » Et encore : « De quel pays voulez-vous que je sois, sinon de celui de Bossuet ?... Mon père était boulanger, comme le père du général Drouot. A dix ans, j'étonnais la ville par la précocité de mon intelligence. J'entrai au petit séminaire d'abord, puis au grand. J'ai trop bien prêché, Monsieur ; j'ai excité la jalousie de l'évêque et j'ai dû quitter avant la fin. Sans cela, j'aurais le chapeau maintenant. Mais je ne le regrette pas. Je n'aurais pas écrit mon *Diderot* avec cette verve, si je n'étais pas venu à Paris... » (p. 259). Il est ensuite clerc de notaire : « J'aurais pu rester dans la basoche, j'y excellais » (p. 259). A propos de son *Diderot* : « Malgré la politique, il a fait un bruit ! — C'est alors que l'envie a commencé de s'acharner sur moi. Elle ne m'a plus lâché. On m'a fermé tous les journaux et tous les libraires. Mon parti m'a trahi. On veut me faire taire, Monsieur, et on a choisi un moyen sûr : la faim » (p. 261).

Ces lignes sont, dans leur raccourci, plus démonstratives que les plus longs commentaires. Je fais donc de larges emprunts au texte ; je pense qu'il en est de ces critiques comme des bonnes observations psychiâtriques qui doivent contenir le plus possible de la mentalité du malade. « Le sexe aime les gens célèbres — m'a-t-il dit d'un air fat — et dans son style : Ainsi, Monsieur, quand j'étais jeune, avec trois sous de café, je ne rencontrais pas de cruelles.

M. Paul de Kock m'a peint sans me connaître dans son *Gustave* » (p. 271).

En résumé : orgueil, tendances processives qui aboutissent au pamphlet, et idées de persécution suffisamment nettes. Cet orgueilleux est l'être le plus misérable; les pires privations ne lui coûtent pas; la misère est grandeur quand il n'y a pas de déchéance, et la déchéance serait d'abandonner la plume pour un gagne-pain plus sûr. « Mais le talent d'écrire ne pardonne pas. La plume me démangeait » (p. 259). Pour continuer à écrire, il est réduit au parasitisme, mais cette humiliation n'atteint pas à la hauteur de son orgueil. C'est la reconnaissance qui abaisse et humilie, et voici le secret de la haine que Legrimaudet voue à ceux qui l'obligent. C'est le « grand Ingrat » de France (p. 250). Il répond du tac au tac, si l'on peut dire, à toute charité par une méchanceté signée de l'esprit paranoïaque. Un de ces « Mécènes » l'habille complètement sauf un oubli : les chaussettes. Mais l'ingrat n'oublie rien : « Tout à vous, sauf les chaussettes » (p. 270), répond-il, et il dit de celui qui l'a habillé à un autre bienfaiteur : « N'ayez pas de talent, Monsieur. Soyez comme votre ami M. Mareuil. Il réussit déjà. Il n'offusque personne » (p. 258). Il touche enfin un peu d'argent, et il s'achète, par une fantaisie qui rappelle l'accoutrement des mégalomanes, une bague d'évêque. De même, il ne porte jamais que l'habit, mais quel habit ! « Je suis l'homme de France qui porte le mieux l'habit » (p. 247). Malgré cela,

aucune cupidité : il fait une demande de secours en tant qu'homme de lettres, mais il aime mieux décocher une épigramme au recteur que d'obtenir une pension. Celui-ci lui demandant : « Avez-vous publié quelques ouvrages ? — Je me suis levé, reprit Legrimaudet — et je lui ai dit : « Monsieur le Recteur, vous ne lisez donc pas les livres de votre bibliothèque ? Tous les miens y sont. Allez les lire ; ça vous instruira » (p. 257).

L'auteur se montre étonné que cet égoïste, s'il en fut, soit capable d'un attendrissement et d'une pitié. Cet homme s'attache à un enfant pauvre et estropié. Pour pouvoir lui offrir un objet, il fait appel à un mécène qui lui remet cent francs dans ce but, et pour la première fois il remercie... « J'ai vu de mes yeux la reconnaissance l'emporter sur cette haine dans ce cœur que je croyais si fort » (p. 277). L'enfant meurt. Le vieux garde sa béquille comme relique. L'auteur s'en étonne, mais je vois toute l'explication dans cette phrase : « ... Un enfant si intelligent, Monsieur... Je comptais faire son éducation ; *il m'aurait vengé des envieux* » (p. 316). De même, nous apprenons par une lettre que : « la misère et l'injustice avaient depuis longtemps miné cette nature qui cachait sous des dehors parfois irrités une touchante fidélité à ses anciennes amitiés et une foi profonde » (p. 305). Tout s'explique, si nous savons que ces lignes sont l'opinion d'une vieille personne pieuse et charitable qui a toujours cru dans le talent du pamphlétaire, et qui devait entrer dans ses vues,

soit par ignorance ou simplicité, ou bien par « délire à deux ». Aucune contagion mentale n'est plus fréquente que celle de la folie raisonnante et chacun sait le nombre de partisans ardents et de bonne foi que se font les persécutés-persécuteurs. Le personnage ainsi construit a donc dépassé les vues de l'auteur : tel Shakspeare, dit-on, qui, ses héros avec leur caractère sortis de lui, n'avait plus qu'à les regarder vivre.

II. CHADEFAUT, LE MENDIANT-THÉSAURISEUR

(*La meilleure part* (Anomalies), Plon-Nourrit)

Je parlais dans mon introduction des rapports de la psychiatrie et du roman : littérature et science se rencontrent par hasard dans la description du même type : c'est André Cornélis et Legrimaudet. Dans d'autres cas le romancier se sert d'un cadre que lui fournit la pathologie pour enchaîner et expliquer des constatations que lui a apportées son analyse du réel : c'est Robert Graffeteau et l'affaiblissement de la volonté. Enfin, un troisième cas : le romancier fait appel à la psychiatrie pour son pouvoir de renouvellement, il pose les types dans l'ambiance qui leur convient et les fait agir selon les tendances que leur donne la pathologie mentale, sans, en quelque sorte, essayer de les pénétrer. C'est ce que fait M. Bourget dans son volume d'*Anomalies*. Mon rôle n'est pas de faire de la critique littéraire, ce n'est pas

le but de ce travail uniquement médical, mais au point de vue psychiâtrique, je puis dire que ce troisième procédé est le moins fécond. Je ne m'étendrai donc pas longuement sur les nouvelles qui ressortent de cette conception : elles sont en quelques sortes trop classiques pour qu'il y ait beaucoup à dire.

Dans la *Meilleure Part*, M. Bourget met en scène « cette catégorie de maniaques que la psychiâtrie appelle les mendiants thésauriseurs, d'un terme paradoxal, comme cette manie elle-même, perversion singulière de l'instinct de conservation aboutissant à cette saisissante anomalie : la destruction par l'épargne ». Le portrait est si justement esquissé que Dupré, dans les notes qu'il a envoyées à l'auteur, ne trouve que l'emploi inexact de ce mot « manie » à lui reprocher. Je voudrais mettre quelques points en relief.

« Chade faud avait amassé une petite fortune dans un commerce (de mercerie) dont il s'était retiré vers soixante ans; c'était l'époque où l'égoïsme naturel aux vieillards avait commencé d'intensifier chez lui l'instinct auvergnat de l'épargne, jusqu'à en faire ce véritable délire d'avarice » (p. 240). Il eût été intéressant de connaître Chade faut avant qu'il fût mendiant, j'en ferai volontiers un paranoïaque, avec, sur le tard, de l'artério-sclérose cérébrale : il fait une hémiplégie avec paraphasie. « Il a eu une attaque la nuit, j'en suis sûre; avant-hier il parlait encore. Hier matin, il s'est mis à dire des mots les uns pour les autres et alors, comme je ne le comprends pas,

il se met dans des colères... Ça a marché ainsi jusqu'à six heures aujourd'hui où il a été pris d'une convulsion d'abord, puis d'une autre, puis d'une autre. Elles ont passé, mais maintenant il râle » (p. 230). Chez le vieillard qui a toujours eu une vie psychique normale, l'artério-sclérose amène souvent de l'hypocondrie, des idées de suicide, de la mélancolie, des idées de méfiance si caractéristiques et enfin l'avarice, comme le dit notre auteur, augmente progressivement. Ce stade peut être le premier de la démence sénile. Il atteint une telle acuité chez Chadeaud que je crois autorisée l'hypothèse qui voit en lui un paranoïaque constitutionnel. Je l'ai dit, l'observation est typique et je ne signale que les traits qui me paraissent moins courants et bien vus. Le thésauriseur a rencontré une vieille fille qui s'attache à lui et va jusqu'à engager sa petite rente pour le nourrir et le soigner. C'est une ancienne servante; ses maîtres morts, elle est seule à Paris et doit retourner dans son pays; ici un trait bien observé de débilité mentale : Marie Procule sent obscurément que se dévouer c'est encore s'appuyer sur quelqu'un. Voilà pourquoi l'« Esclave bénévole » supporte le despotisme, l'ingratitude et la méfiance du vieillard : « Je vous dis que ce n'est pas raisonnable de sortir après ce nouvel étourdissement que vous venez d'avoir. — Et moi je vous dis que c'est vous qui me faites du mal en me donnant ces colères, à toujours me contrarier. Entendez-vous, Marie Procule Pappon?... — Mais je vous contrarie pour votre bien,

père Chade faud. Vous le savez trop. Quel besoin avez-vous d'aller à Saint-Jacques par ce vent qui vous congestionne. Vous êtes rouge, rouge. Vous ne vous sentez pas mal ? — Je me sens comme quelqu'un qui en a assez de n'être pas libre de faire ce qu'il a à faire... — Ramasser dix sous !... Tant que j'aurai de quoi manger vous mangerez aussi... » (p. 221).

J'ai cité ce dialogue parce qu'il est très significatif des deux mentalités.

Chade faud meurt comme le père Grandet, en croyant ses trésors menacés. C'est pendant la guerre : « Evidemment, il avait perçu les rumeurs de l'alerte, l'explosion des bombes, les appels de la concierge contre sa porte, et interprété tous ces bruits dans le sens de sa démence » (p. 237).

CHAPITRE V

LA CONSTITUTION MYTHOPATIQUE

Nous arrivons à cette part si importante de l'œuvre de Dupré. Tout comme l'émotivité pathologique, nous rencontrons la mythomanie d'une façon courante dans la vie, puisque dans l'enfance elle est en quelque sorte physiologique. Le roman donc, en tant que reflet de la réalité, doit lui faire une large place. Les troubles mythopathiques jouent un rôle dans toute complexité sentimentale ou psychologique; nous la retrouverons et d'une façon très intéressante au chapitre du « Polypsychisme ». Ici, je ne m'occuperai que de ses formes les plus accusées au sujet de deux nouvelles, qui font partie de ce volume : *Anomalies*.

Je disais plus haut que ce livre, composé avec des matériaux puisés évidemment dans les traités de psychiâtrie, perdait pour nous, de ce fait, beaucoup de son intérêt. Aussi, de même que pour le mendiant thésauriseur, passerai-je très vite, sur le premier récit surtout.

Le titre définit bien le but de l'auteur : « Le mythomane. » M. Bourget ne se propose pas autre chose

que relater, en l'entourant de tous les éléments de « crédibilité » dont il est capable, l'odyssée d'un enfant mythomane migrateur pervers. Il instruit le public en l'amusant. Voici d'abord la définition de la mythomanie : « Je ne vous dirai pas d'où vient ce mot, monsieur le commissaire. Je l'ai entendu, un jour que j'avais été convoqué à l'infirmerie du dépôt. C'est M. le Dr Dupré qui l'employait pour un simulateur arrêté par mes soins. Il expliquait que cet homme mentait pour mentir, et qu'il était un peu sa propre dupe. Depuis, j'ai rencontré pas mal de gens de ce type et je les appelle de ce nom, pour les distinguer des autres menteurs » (p. 26). La nouvelle ne comprend qu'un fort petit nombre de pages, mais tous les traits essentiels y sont. L'opposition entre le mensonge normal ou utilitaire qui est « motivé, épisodique et proportionné à sa cause » (Dupré, *Bulletin Médical*, 1905; nos 23, 25, 26) et le mensonge du mythomane, est bien notée. L'enfant ment sans autre motif que sa vanité; il invente non seulement un épisode, mais tout un système, qu'il sera obligé d'ailleurs de modifier par des corrections, mensongères encore : « S'il avait simplement parlé de son village envahi, de sa mère arrêtée, je dirais comme vous : il a menti par intérêt. Mais, voyez les épisodes qu'il a imaginés tout autour : son évvasion par la fenêtre la nuit, une sentinelle lui tirant dessus, sa montée dans le train, où il se cache dans le fourgon des bagages... » (p. 25). « Il n'a lâché son premier mensonge que devant l'évidence... Il a attendu,

pour faire cette confession » — inexacte elle aussi — « que Mme Quétineau l'eût convaincu de fourberie » (p. 24).

Les « matériaux d'entourage » et « la suggestion de l'actualité » (Dupré, *loc. cit.*) ne sont pas oubliés. En l'espèce, c'est la guerre d'abord, puis le cinéma, qui lui fournit son nom de Sherlock. « Ce petit, par exemple, n'entend parler que de réfugiés — il en devient un — de femmes condamnées par les Allemands — il devient le fils de l'une d'entre elles — d'espions qui renseignent les Boches sur le point de chute de leurs bombes — il est en mission auprès d'un d'eux — » (p. 41). Autre point intéressant : il y a dans ce cas, d'abord, un fait d'auto-accusation mensongère, tout comme le jeune homme qui s'accuse d'avoir assassiné sa sœur ou cet autre d'avoir violé une sépulture. (Dupré, *loc. cit.*) Puis, deuxième fait plus grave, l'hétéro-accusation calomnieuse qui aboutirait à l'erreur judiciaire sans l'intervention de ce policier qui avait profité des leçons de Dupré. Chacun se souvient du lieutenant de la Roncière qui, victime des accusations d'une mythomane, ne fut réhabilité qu'à sa dixième année de travaux forcés.

Dernièrement, M. Jean Lorédan dans *Un grand procès de sorcellerie au XVII^e siècle, l'abbé Gaufridy et Madeleine de Demandolx*, a conté l'histoire d'un malheureux prêtre conduit au bûcher par les calomnies d'une religieuse mythomane (Résumé par M. Laignel-Lavastine in *Pratique psychiatrique* (p. 614-

615-616). Ce cas est très instructif pour nous. Au point de vue exactitude scientifique, cette nouvelle est donc parfaite. M. Bourget est le meilleur des élèves; mais nous l'aimons mieux lorsqu'il ne se confine pas dans une besogne aussi modeste.

II. « MA MAISON DE SAINT-CLOUD »

Voici une nouvelle au sujet de laquelle il y a beaucoup plus à discuter. Elle illustre « un des plus beaux cas de fabulation délirante que j'aie jamais rencontrée » (p. 8), dit le médecin à qui M. Bourget la fait raconter. Il y a un point très net; c'est qu'il s'agit d'un délire d'imagination pur. On n'y trouve nulle part ni hallucination ni interprétation, et les psychiatres sont unanimes à reconnaître combien ce processus est rare. D'aucuns même le nient et font compter de vrais interprétants de Sérieux et Capgras, tels que les persécutés filiaux, dans ces délires mythopathiques purs. Ici l'indépendance des éléments raisonnants et sensoriels, d'une part, et imaginatifs, de l'autre, se présente avec la rigueur absolue d'une démonstration.

Il s'agit d'un tailleur dont le commerce est peu prospère, qui, en passant devant une maison qui lui plaît, à Saint-Cloud, s'arrête devant la grille. « Il y sonne. Il demande à visiter la maison. Il pose au gardien vingt questions sur le prix d'achat et celui de la location, sur la facilité des approvisionnements, sur les communications, les heures des trains, le voi-

sinage, les impôts, le nom du notaire; bref, l'enquête minutieuse d'un acquéreur sérieux qui se renseigne avant de faire une offre... En imagination, il achète cette maison. Tout le détail des chambres s'évoque dans sa pensée. Elles sont vides; il les parcourt en projetant une distribution nouvelle. Décidément, il mangera dans l'actuel salon, au rez-de-chaussée, devant le parterre des fleurs. Le vrai salon, c'est la salle à manger, etc... » (p. 10-11). Ensuite, il meuble sa maison qu'il « tient de ses parents » (p. 12). Un magasin d'antiquité est sur sa route. Il l'étudie : « voilà mon bureau », décrète-t-il. « J'aurai cette commode. » Il les marchande. « Je reviendrai, dit-il tout haut; et tout bas : Je viens de faire là une bonne affaire » (p. 12). Puis, c'est un tableau. Ensuite, c'est une femme, bien qu'il soit marié. « Son choix se fixe enfin sur une jeune fille qui tient le comptoir chez un opticien du quai de l'Horloge. Il l'épouse, l'installe dans sa maison de Saint-Cloud! — Il en a deux fils! — Bien entendu, il n'a même pas essayé de parler à cette enfant, associée à son insu à la plus fantastique des bigamies » (p. 14). « Ce roman mythopathe s'est renouvelé et prolongé des mois durant, toujours enrichi d'épisodes inédits et rattachés à l'idée de la petite maison de Saint-Cloud » (p. 13). Voici le délire et son thème posés. Aucune base hallucinatoire ou interprétante: « L'imaginatif également insoucieux des constatations sensorielles et des démonstrations logiques, exprime des idées, expose des histoires, émet

des affirmations, à la réalité desquelles, en dehors de toute expérience et de tout raisonnement, il attache immédiatement sa croyance. Le malade, réalisant d'emblée ses associations d'idées, transporte dans le monde extérieur ses créations subjectives, en leur conférant tous les caractères de l'objectivité. Il procède par intuition, par auto-suggestion, par invention » (p. 211). (*Encéphale*, mars 1911.) Et encore :

« La réalité ne fournit à l'esprit que le thème sur lequel l'imagination exécute, à loisir, des variations plus ou moins fantaisistes et des improvisations personnelles. » (*Loc. cit.*)

Le début est exactement noté : « Le pauvre diable savait très bien qu'il ne possédait pas le premier sou des cent mille francs que valait cette jolie bi-coque. Cette enquête n'était donc qu'une simulation. Déjà, il en était un peu la dupe » (p. 9). Au moment de ses premiers projets d'installation : « Il continue à savoir que c'est un jeu de sa fantaisie. Il s'y complaît; il s'y attarde... » — « S'il y avait eu chez lui, au début, de la simulation vis-à-vis de soi-même, il n'y en avait plus trace... » (p. 14).

Nous reconnaissons là un trait des malades appartenant à la constitution mythopathique, « qui en arrivent à croire leurs mensonges, à les défendre, et à en devenir ainsi les dupes et les victimes ». (Dupré et Logré: *Les délires d'Imagination*, *Encéphale*, 1911, p. 213.)

Le tailleur de M. Bourget cadre donc avec les définitions de Dupré et Logré. Si maintenant on exa-

mine les observations que les auteurs ont relatées dans l'*Encéphale*, on s'aperçoit tout de suite d'une différence fondamentale. La majorité des malades analysés est constituée par des mégalomanes, mais chez tous le délire passe de l'imagination dans les actes. La plupart ont été examinés à l'Infirmierie du Dépôt, preuve que leur psychose est allée jusqu'à la phase médico-légale. Aucun n'est réticent. Bien au contraire, leur vie est logiquement coordonnée à leur délire ; « L'action représente ici le critère suprême de la croyance. » (Bain, cité par Dupré, *loc. cit.*, p. 229.) C'est une mégalomane migratrice qui voyage et fait des dettes dans les hôtels, auprès des chauffeurs de taxis, qui écrit ou téléphone aux grands personnages qu'elle croit connaître. C'est un médecin qui installe une clinique et y soigne ses malades par des procédés personnels ! Enfin, c'est un inventeur qui entretient chacun de ses préoccupations et dont la confiance a en partie gagné ses parents. Ici, rien de tout cela : la vie extérieure du tailleur continue, tout comme par le passé. Il pense à sa maison de Saint-Cloud, tandis qu'« il s'assied à son travail. Il manie ses ciseaux et son aiguille. Sa femme de tourner, ses enfants de crier. *Il ne les voit ni ne les entend*. Le songe de la veille recommence, ou mieux continue » (p. 11). Il devient un « personnage double », à la fois tailleur et riche propriétaire à Saint-Cloud où il n'allait jamais.

Cet état a quelque parenté avec l'autisme de Bleuler, où le malade « ne prête aucune attention à ce

qui se passe autour de lui, se désintéresse de ses parents, de ses amis, des personnes qui le soignent. Replié sur lui-même, se tenant à l'écart des autres malades, il ne vit plus que d'une vie intérieure, introspective. » (*Psychiatrie*, Collection Sergent, t. II, p. 183, article de G. Deny.)

Cet état se rencontre dans la démence paranoïde et, dans ce cas, est promptement suivi de stéréotypies, verbigérations, néologismes et salades de mots. Cette indifférence paraît plutôt due à l'appauvrissement mental qu'à un appoint délirant surajouté. Je crois donc que l'autisme vrai ne peut se rencontrer qu'à une période avancée de démence, incompatible, dans le cas qui nous occupe, malgré la persistance de l'automatisme, avec l'exercice de la profession de tailleur. Nous ne pouvons donc conclure : mais devons cependant éliminer à coup sûr la démence paranoïde.

Le fabulateur cadrerait assez bien avec quelques observations de Bonhöffer (*Deutsche medizinische Wochenschrift*, 1904) qui a insisté sur ces bouffées imaginatives, qu'il juge « caractéristique de la dégénérescence mentale. A côté d'obsessions que le malade s'efforce de repousser, apparaissent *les conceptions imaginatives fixes et prévalentes* auxquelles le sujet se complaît. Un malade achète un fusil en vue de chasses imaginaires, il visite et marchande, avec le plus grand sérieux, de riches propriétés qu'il lui est tout à fait impossible d'acheter... Une jeune femme se croit fiancée : elle échange une correspon-

dance avec un fiancé imaginaire, s'écrivant elle-même des lettres passionnées. Il s'agit, dit l'auteur, de représentations très vives, avec impulsion à l'acte particulièrement intense. Ces états psychopathiques évoluent par accès. Ces observations de Bonhöffer, ainsi que quelques autres du même auteur, paraissent relatives à des faits intermédiaires entre les obsessions imaginatives proprement dites, conscientes, et les délires avec abolition de la critique. » (Dupré et Logre, *loc. cit.*, p. 350.)

Chez notre tailleur, une impulsion est nette : « Un écriteau pend à la grille, sur lequel Dupin lit : « A vendre ou à louer ; s'adresser ici. » Pourquoi a-t-il sonné à cette grille ? Jamais il n'a pu se l'expliquer. Il y sonne » (p. 8). Voici ce qu'ajoutent les auteurs :

« Mais au moins, d'après notre expérience, le sujet n'est pas dupe du roman auquel il se complaît et qu'il poursuit platoniquement, durant une période variable et parfois prolongée. » (*Loc. cit.*, p. 30.)

Le dédoublement de Dupin n'est donc pas, à ma connaissance, souvent relaté dans la littérature médicale, et je suis assez perplexe pour l'étiqueter.

Quoi qu'il en soit du diagnostic syndromique, M. Bourget remonte jusqu'à la lésion organique. Voici comment s'exprime le médecin aliéniste : « Je n'eus pas de peine à diagnostiquer les causes physiologiques des phénomènes dont le visionnaire avait été la victime. Je vous les épargne. Quand je vous aurai nommé l'artério-sclérose cérébrale, je ne vous aurai rien appris » (p. 15). Nous remontons à la

lésion mais non à la maladie. A ce sujet, il est curieux qu'un homme qui se tient au courant de la psychiatrie comme M. Bourget, ne fasse jamais jouer aucun rôle, dans ses livres, à la syphilis. Alors que le spirochète règne à l'heure actuelle sur la pathologie avec une omnipotence que l'avenir jugera, M. Bourget n'en fait jamais mention, et nous ne trouvons pas dans ses romans un paralytique général; alors que l'évolution de cette maladie présente, au point de vue psychiatrique et social, un si grand intérêt.

M. Popa Radu (*in Bulletins et mémoires de la Société de Neurologie, Psychiâtrie et Psychologie de Jassy*, janvier 1922), voit dans la mythomanie délirante qui nous occupe, un cas de presbyophrénie incipiens; et il cite le portrait de Dupin au moment où il commence sa fabulation : « C'était un quinquagénaire chétif, le teint vidé de sang, le crâne chauve comme la main, les dents malsaines sous la moustache rare et blanche, le front cordé d'artères dures; mais deux prunelles bleues, d'une profondeur singulière, éclairaient ce visage flétri, — des prunelles d'illuminé, de poète, toutes remplies d'une nostalgie anxieuse » (p. 6).

La déchéance organique plaide en faveur de l'hypothèse de M. Popa Radu; quoique, dans le cas de presbyophrénie, si les délires d'imaginations sont fréquents, comme l'a montré Régis en 1895, il s'agit le plus souvent de réminiscences automatiques, de « fabulation anachronique » et de « rumination à vide ».

Le diagnostic de M. Popa Radu reste donc une hypothèse. L'auteur n'a rattaché le mythomane délirant à aucun syndrome, mais il en a donné une pathogénie à la fois ingénieuse et à la mode. Dupin est dans « la plus complète dépression nerveuse » (p. 6); chez lui, ses affaires périlclitent, sa femme est « usée avant l'âge », acariâtre; ses enfants : « leurs ébats, quand il était en train de ravauder un fond de culotte, l'excédaient, l'énervaient » (p. 6). Et son délire n'est que la « *Flucht in die Krankheit* ». Freud « a aussi montré que la maladie mentale apparaît comme un asile, un refuge, où se précipitent les sensibilités blessées... »

« Il n'y mêle (dans son délire) ni sa femme, ni ses enfants, quoique la maison soit aussi spacieuse pour les loger aussi. Mais *c'est justement eux qu'il fuit dans le songe...* » L'explication est donc très élégante.

Voyons maintenant la thérapeutique. Dupin est guéri, nous dit l'aliéniste, grâce au « traitement que j'instituai et qui réussit. » Le tailleur parcourt de nouveau Paris. « Il passe devant les magasins que son imagination dévalisait si joyeusement jadis », tandis qu'il est rendu « à toute l'écrasante et lugubre existence dont son délire l'avait affranchi ». « Il reconnaît les objets : Ce paravent était dans ma maison de Saint-Cloud... Cette pendule était dans ma maison de Saint-Cloud... etc. Et une mélancolie lui serrait le cœur à en crier de chagrin » (p. 16). Les médecins sont parfois un peu présomptueux à affirmer des

guérisons. De cette phase de dépression naît un revendicateur que ce médecin habile me paraît avoir méconnu : « Un beau jour, je vois entrer Dupin dans mon cabinet sous le prétexte d'une nouvelle consultation. A peine étions-nous seuls qu'il sort de sa poche un revolver. Il tire sur moi à bout portant. Sa main tremblait d'émotion. Il me manque. Je me jette sur lui. Je le désarme. Mon valet de chambre accourt. — Ce n'est rien, dis-je, c'est M. Dupin qui, en cherchant son mouchoir dans sa poche, a fait tomber cette arme. Elle est partie toute seule... » Le docteur Courriole a une fort belle âme ! Je lui aurais cependant mieux aimé un peu plus de sens clinique.

Si c'était le médecin : « qui l'avait rejeté (Dupin) dans son enfer, en fermant à jamais pour lui la porte de son paradis... » (p. 16) ; du fait que « cette rancune s'est convertie en idée fixe, celle de se venger » (p. 16), il ne me paraît pas prudent de rendre le tailleur à son milieu familial. Après le docteur, les êtres les plus responsables de son « enfer » sont sa femme et ses enfants. Le délire revendicateur s'étendra facilement à eux, et peut-être, cette fois-ci, la main meurtrière ne manquera pas son but.

CHAPITRE VI

LE SUICIDE

Il me paraît intéressant de joindre quelques pages sur le suicide à l'étude de ces psychopathies constitutionnelles. Ce n'est pas hors du sujet, puisque Dupré fait place dans sa classification, que nous suivons dans ce travail, au déséquilibre de l'instinct de conservation. (Leçon inaugurale déjà citée.)

Ce serait une vue d'ensemble à tenter que celle de la mort volontaire dans le roman ou le théâtre. Si, avant Goethe, les documents sont relativement rares, nous pourrions nous rattraper ensuite. Le choix de ce sujet n'a d'ailleurs rien pour nous étonner : il est pathétique par lui-même, souvent romanesque, propice à tous les développements de l'analyse psychologique, et enfin, ce qui n'est pas à dédaigner en cette matière, il dénoue les situations embarrassantes de la façon la plus commode.

Parmi les personnages de M. Bourget, beaucoup se donnent la mort, ou tentent de se la donner. En voici quelques-uns cités au hasard de ma mémoire : Alba dans *Cosmopolis*, René Vincy dans *Mensonges*, Julie dans *l'Etape*, Hilda dans *l'Ecuyère*, Malclerc

dans *le Fantôme*, Ortègue dans *le Sens de la Mort*, Greslou et Charlotte dans *le Disciple*; enfin, dans *la Géôle*, Jean Vialis et son fils.

Je ne crois pas que le taux des suicides soit plus élevé chez lui que chez la plupart des autres écrivains de notre époque. Pour emprunter un exemple au théâtre contemporain, il me serait difficile de nommer plus de trois ou quatre pièces d'Henry Bataille que n'ensanglante pas la mort volontaire d'un des héros.

Mais, jusqu'à quel point ces morts volontaires appartiennent-elles à la psychiatrie ? Le suicide a fait couler autant d'encre que de sang. Ce problème touche à la métaphysique par ses rapports avec la responsabilité, à la religion par ses rapports avec le déterminisme; la difficulté épineuse du diagnostic psychiatrique y apporte dans bien des cas les plus grandes obscurités; enfin il vient encore s'y mêler une confusion causée par une question de mots et de définition.

Beaucoup d'aliénistes, et Dupré entr'autres (Leçon inaugurale), admettent parmi les déséquilibrés, celui de l'instinct de conservation, qui fait partie de l'instinct de la personnalité. L'hypertrophie en constitue le caractère paranoïaque ou la mythomanie vaniteuse, par exemple. L'atrophie expliquerait le spleen, l'auto-mutilation et le suicide. Dire de quelqu'un qui se tue : il s'est suicidé, donc il avait un déséquilibre de l'instinct de conservation, et par conséquent il ressort de la psychiatrie, — c'est, à mon

sens, raisonner d'une façon trop simpliste. Car, admettre cette perturbation dans chaque cas de mort volontaire et conclure de ce fait à l'anomalie, c'est faire une pétition de principes.

La question doit se poser autrement pour être logique. La forme suivante me paraît plus féconde : Y a-t-il des êtres qui se suicident sans avoir aucune autre tare psychique que ce déséquilibre de l'instinct de conservation ? Peut-on parler, en quelque sorte, d'un suicide raisonné, c'est-à-dire se produisant chez un être dont l'examen mental ne nous révèle aucune autre tare ? L'acte homicide est décidé dans ce cas normalement ; le motif, puis la discussion logique aboutissent à la résolution sans l'intervention d'obsession, d'impulsion ou de paroxysmes anxieux quelconques. Ces cas-là n'ont rien à voir avec les suicides en quelque sorte « constitutionnels » (pour employer la nomenclature de Dupré), déclanchés par un motif ou à l'aide de mécanismes pathologiques.

Sans entrer dans la discussion de responsabilité, qui n'est pas de notre domaine, j'admets donc les conclusions de mon Maître, M. le Professeur Laignel-Lavastine : « Il est des hommes qui se tuent après mûre réflexion, pour des motifs valables et parfaitement raisonnés. *Néanmoins ces suicides, tout à fait normaux, sont très rares...* » (*In La Pratique psychiatrique*, p. 678). — « On peut citer les suicides des incurables, des individus déshonorés, des pères de famille ruinés qui se tuent pour sauver, soit l'hon-

neur, soit une partie de la fortune de leur femme et de leurs enfants. » (*Loc. cit.*, p. 678.) Le suicide de Paul Laffargue, en 1911, fait partie de « ces suicides parfaitement raisonnés, sinon très raisonnables, et longuement prémédités » (p. 680).

Je ne voudrais pas abuser de ce mot normal si vide dès qu'on veut le définir avec précision; je ne l'emploie ici que dans son sens vague, il faut bien le dire, mais sur lequel on s'entend *grosso-modo*.

Un suicide ne relève pas de la psychiâtrie chaque fois que son motif nous paraît raisonnable — ce qui élimine les déterminations des délirants, des émotifs, des anxieux obsédés qui nous paraissent inexplicables ou hors de proportion avec leur cause; et enfin que son mécanisme est pathologique. On voit toute la difficulté du premier point, dans les cas limites, chez les émotifs par exemple lorsqu'il s'agit de suicides passionnels, et d'une façon générale, pour chaque individu ayant quelques tares psychiques, surtout chez les petits mentaux, relevant des constitutions pathologiques dont nous nous occupons ici.

Dans les romans de M. Bourget, nous trouvons des suicides normaux, limites et pathologiques. Il est intéressant de les approfondir successivement.

I. LE SUICIDE NORMAL

Michel Ortègue. — Il appartient au *Sens de la Mort* (Plon-Nourrit) très connu dans les milieux médicaux à cause de l'atmosphère toute professionnelle

qu'on y respire, et parce que le nom d'un Maître disparu de la Faculté de Paris, a été murmuré à propos du principal personnage.

Ortègue occupe la chaire de chirurgie nerveuse avec le plus grand éclat. Son diagnostic est aussi ferme que son bistouri. Il avait « l'amour passionné de sa Science, la Sainte Chirurgie, disait-il encore » (p. 17). C'est en même temps un « Parisien parisien », et un négateur convaincu. « Quand on lui parlait du problème religieux, il riait haut et gai... » Il s'était affranchi « de toute idée d'au-delà possible, de ce malsain atavisme de mysticité qui nous incite à poursuivre dans les phénomènes de la nature, la trace d'une pensée, d'un amour. Il n'admettait pas qu'il y eût du divin dans le monde pas plus, d'ailleurs, que dans l'homme » (p. 10-11). « ... Je ne désire pas d'autre survie... mon nom attaché à une découverte scientifique petite ou grande. Déterminer comme mon homonyme de Madrid une espèce végétale, ou comme Addison, Duchenne de Boulogne, Bright, le syndrome d'une maladie, c'est durer autant que la Science, c'est la seule immortalité » (p. 17). Il est pénétré de la noblesse de sa tâche : « Il avait toujours prodigué son dévouement au service des malheureux... Ses consultations et ses opérations gratuites ne se comptaient pas... » (p. 92-93).

Il est passionnément épris de sa femme qui lui rend cet amour, malgré les vingt-cinq années qui séparent leurs âges. Tout semblait donc lui réussir, lorsqu'au début de la guerre il constate peu à

peu en lui, tous les signes d'un néoplasme du pancréas. Aucun doute n'est possible. Les souffrances devenues trop vives, il s'adonne à la morphine et la période d'euphorie du début du morphinisme est très exacte — comme toutes les phases de l'intoxication d'ailleurs — puis commence la décadence. Pour opérer un blessé, le professeur emploie la méthode du sevrage brusque. Mais un « raptus » pendant l'opération lui montre que son bistouri n'a plus d'utilité. L'idée du suicide naît alors en lui. Les motifs sont logiques. Il ne croit pas à l'immortalité de l'âme et aux châtiments de l'au-delà, il sait ses jours comptés et condamnés aux pires souffrances, il se voit, de plus, incapable d'être utile à autrui. Une seule chose le retient en ce monde, c'est sa femme qu'il faudrait quitter : « Ce n'est pas la mort, qui me fait peur... Moi, je sais que c'est le grand sommeil. Seulement, Catherine, y entrer en te quittant. Te laisser à d'autres ! » (p. 109). Lorsque sa femme par contagion mentale et par altruisme lui répond : « Veux-tu que nous mourrions ensemble ? » (p. 14), il accepte. C'est un suicide parfaitement raisonné quant à ses causes. Il n'y a pas trace d'impulsion, ni d'obsession.

Il renvoie l'exécution de ce projet si bien mûri au moment où il n'y aura sur terre plus aucune satisfaction possible pour lui. Il arrête toutes ses dispositions avec le plus grand calme : son testament, tous les arrangements pour sa clinique. Il meurt ensuite seul, car il n'impose pas à sa femme ce sacri-

fice d'elle-même qu'il sait devoir trop lui coûter.

Cet exemple me paraît tout à fait répondre au suicide normal.

II. LES CAS LIMITES

La difficulté qu'il y a à se prononcer devant quelques suicides — et qui peut importer au point de vue médico-légal — s'illustre bien par les cas que nous allons étudier.

Il s'agit tout d'abord d'une tentative de suicide chez un individu placé dans des circonstances qui expliquent sa détermination jusqu'à un certain point, mais qui sont cause chez lui de manifestations pathologiques.

1^o Malclerc (*Le Fantôme*, Plon-Nourrit). — Malclerc aime passionnément Antoinette Duvernay, sa maîtresse, bien que plus âgée que lui. Cette dernière le tient complètement en dehors de son foyer. Elle meurt. Six ans après, Malclerc rencontre pour la première fois Eveline Duvernay. La jeune fille est le vivant portrait d'Antoinette et Malclerc continue à aimer la mère dans la fille et à son tour s'en fait aimer. Personne ne connaissant l'intrigue passée, il épouse Eveline. Mais dès la possession, le double amour est dissocié : ce n'est pas de la vivante qu'il est épris, mais toujours de la morte, du fantôme, et même il y a pire :

... « Je retrouvai l'impossibilité d'associer dans un

embrassement' celle d'autrefois et celle d'aujourd'hui, une impossibilité en même temps d'éteindre celle-ci sans me souvenir de l'autre, et, pour répéter le mot terrible que j'ai eu pourtant le courage de me dire le premier jour — mais à quoi cela m'a-t-il servi — j'éprouvai dans toute sa force, dans toute son horreur, la sensation de l'inceste » (p. 192). « Je me sens responsable vis-à-vis d'elle (Eveline), j'ai des remords! » (p. 221). Telle est la situation, et avouons-le, elle nous paraît terrible.

M. Maurice Donnay, cependant, semble l'envisager avec plus de légèreté dans *L'Autre Danger*. Le héros de M. Georges Rodenbach dans *Bruges-la-Morte* présente quelque analogie avec Malclerc, mais au point de vue du dédoublement de l'amour seulement : il prend pour maîtresse une actrice de bas étage qui était le sosie de sa femme idolâtrée et qu'il a perdue. Au moment du réveil, c'est la fille qu'il tue.

Un enfant va naître dans le ménage Malclerc : Quelle hérédité pèsera sur cet enfant ? .. » (p. 230). « Cette chair où il y aurait un peu de nos trois chairs, de la chair d'Eveline, de ma chair, de la chair d'Antoinette. Ce serait cette sensation de l'inceste qui m'obsède... mais indestructible, mais allante et venante » (p. 213). Il aurait pu y penser plus tôt, mais Malclerc a en lui un trop fort appétit de sentir et c'est un anxieux. Le mentisme, d'autre part, est merveilleusement décrit dans ce passage :

... « Mes grandes heures émotionnelles ont toujours

été la nuit, quand, couché dans mon lit, je laisse la pensée s'amplifier en moi, librement, indéfiniment. Elle va se développer jusqu'au bord extrême de mon être. Je la sens me dévorer, les idées se présenter avec un relief de choses réelles, les souvenirs grandir sur les souvenirs, toute une architecture de regrets et de désirs, d'espérances et de volonté qui monte, monte et monte. Je ne dirige plus mon âme. Elle vit d'une vie à elle, indéterminée, démesurée, dont je suis le témoin et la victime » (p. 206). — Cet anxieux à qui un mot « prend le cœur comme avec une main » (p. 209), qui sent « ... les lancinements de l'idée fixe » (p. 226), en arrive rapidement aux idées de suicide : « ... elle me regarde (Antoinette, sur ses portraits) du fond du passé, elle m'appelle, elle me tente, elle me tente de quoi?... d'aller la rejoindre enfin, de rentrer dans la grande nuit où elle repose depuis si longtemps... » (p. 235). « ... Comme je viens de le subir avec une violence qui m'envahissait comme un vertige, cet attrait de la mort volontaire! J'en suis séparé de nouveau par cette pitié (pour sa femme) » (p. 237). — « ... Un peu plus près, un peu plus près chaque jour! C'est de la mort que je m'approche ainsi, de la délivrance désirée et redoutée à la fois... La perspective de me dissoudre dans le néant me fait frissonner... Et puis, cette impression de froid intense et de frissonnement, finit par devenir une espèce de douceur. Mon âme s'y repose de cette fatigue dont l'accable le retour constant des mêmes troubles... Mes seuls instants de

détente intérieure, sont ceux où je vaque lentement, minutieusement, aux préparatifs d'un suicide que je sais inévitable, quoique je n'y sois cependant pas tout à fait décidé » (p. 248-249).

Ces lignes montrent nettement que nous avons affaire à un anxieux (mais son suicide — plutôt sa tentative — car l'arrivée inopinée de sa femme l'empêche d'exécuter son projet) n'est pas celui de l'obsédé : « avec conscience de l'acte et de son caractère pathologique » (Laignel-Lavastine, *loc. cit.*, p. 677), mais plutôt celui que mon Maître, M. le Professeur Laignel-Lavastine, classe entre le suicide impulsif et le suicide passionnel. « Suicide avec conscience de l'acte et pour des mobiles qui, en l'état de dépression du sujet, entraînent une réaction impulsive qui, à l'état normal, eût été combattue » (p. 677). Les luttes, les remords pouvant être considérés comme des éléments de dépression du sujet, surtout chez un anxieux.

2° *Le Disciple* (éd. Nelson). — Un autre cas limite et campé encore de main de maître, c'est *Le Disciple*. Chacun connaît ce roman qui rend la philosophie déterministe responsable, dans la personne de M. Adrien Sixte, des crimes que l'on peut commettre en son nom. Robert Greslou, *le Disciple*, veut instituer une expérience psychologique en en réalisant toutes les conditions. Il essaie de séduire de cette façon toute calculée et toute scientifique, Charlotte de Jussat-Randon, dont il est précepteur du

frère. Il parvient facilement à se faire aimer, mais la jeune fille oppose la fuite aux projets plus entreprenants. Greslou est pris à son propre piège, et il éprouve une profonde passion pour celle qui devait être sa victime. Puisqu'il ne peut la posséder, il est résolu à se tuer. La jeune fille a connaissance de ce projet, et lui demande de mourir avec lui. Elle se donne à lui avant de boire le poison. Mais Greslou refuse ensuite, et de se tuer, et de laisser se tuer Charlotte. Celle-ci l'en méprise, trouve le journal rédigé au début où est consigné « l'expérience », et se tue, à la fois par désespoir de sa faute et pour sa déception d'amour.

Robert Greslou incarne d'une façon tout à fait parfaite le fond mental de la constitution psychasténique, mais avec peu de paroxysmes idéo-obsessifs. M. Bourget a un véritable génie psychologique pour analyser tout ce qui touche à l'émotivité et à l'anxiété. Nous allons encore en avoir une preuve.

« Le trait dominant de ce caractère est l'irrésolution, l'indécision, la peur des responsabilités, avec, comme conséquence habituelle, l'inactivité volontaire. » (Delmas, in *Pratique psychiatrique*, p. 243).

« J'ai constamment éprouvé, par exemple, une horreur singulière pour l'action, si faible fût-elle, au point que de faire une simple visite me causait autrefois un battement de cœur, que les plus légers exercices physiques m'étaient intolérables, que d'entrer en lutte ouverte avec une autre personne, même pour discuter mes idées les plus chères, me paraît

encore aujourd'hui, chose presque impossible. » (*Le Disciple*, p. 97). « ... L'état habituel d'indécision inquiète conduit les obsédés à rechercher le moindre effort, leur donne l'horreur des exercices physiques et la répugnance à l'action. » (Delmas, p. 243.)

Il serait difficile de trouver un parallélisme plus absolu. Nous pouvons le continuer :

« La première communion est une période critique au cours de laquelle se rencontrent les doutes et les scrupules » (Delmas, p. 146).

« Je passai toute la nuit qui précéda le grand jour de ma première communion à me demander avec agonie, si je pourrais rejoindre l'abbé Martel, le lendemain, assez à temps pour lui dire ce péché. Je me souviens du sourire avec lequel il tapota ma joue après m'avoir donné l'absolution pour me calmer. » (*Disciple*, p. 125). — Voici une réaction anxieuse :

« C'était bien vrai que je ne parlais jamais de mon père, mais c'était si faux que je l'eusse oublié ! J'y pensais au contraire sans cesse. Je ne longeais pas un trottoir, je ne traversais pas une rue, je ne regardais pas un de nos meubles, sans que le souvenir du mort s'éveillât en moi avec une obsession qui me faisait mal. A cette obsession se mêlait un étonnement épouvanté qu'il eût disparu pour toujours, et le tout se confondait dans une espèce d'appréhension anxieuse qui me fermait la bouche quand on m'entretenait de lui » (p. 112).

La sensation de dédoublement des psychasténiques mise en relief par M. Hesnard dans sa thèse, joue

un grand rôle chez Greslou. En voici un exemple : « A aucun moment je n'ai été, comme celui-là, le spectateur, j'allais dire désintéressé, de mes gestes, de mes pensées et de mes actions, avec une extériorité presque absolue de la personne agissante par rapport à la personne pensante. » (*Disciple*, p. 178). « ... Il'est enfin une association dont il importe de préciser l'importance : c'est celle de la constitution obsessionnelle et de la constitution perverse. » (Delmas, p. 246; *loc.cit.*) Or, aucun doute n'est possible : Greslou est un pervers, son but le prouve bien. Son hypocrisie est constante : « ... J'étais décidé à une dissimulation constante de mon vrai moi emprisonné chez des étrangers. Je ne professais pas plus de répugnance pour cette hypocrisie défensive que le jardinier des Jussat n'en avait eu à empailler les groseilliers du jardin... » (p. 164). — L'instinct de malignité se montre ici : « ... oui, peut-être se cachait-il dans mon désir de séduction la cruelle volupté d'humilier ce soldat, ce gentilhomme, ce croyant, en l'outrageant dans ce qu'il avait de plus précieux » (p. 181). — La mythomanie perverse : « ... Un mensonge gratuit et instantané dont la soudaine invention m'a souvent étonné moi-même quand j'y ai songé depuis lors... » (la feinte d'une grande douleur pour capturer l'intérêt de Charlotte dans l'œuvre de séduction) (p. 187). — Voici enfin Greslou touché par une violente passion et l'apparition des idées de suicide : « ... Cette idée de la mort sortie des profondeurs intimes de ma personne, cet obscur ap-

pétit du tombeau dont je me sentis possédé comme d'une soif et d'un besoin physique... Cela s'annonça d'abord par une lassitude infinie, lassitude de tant sentir sans rien exprimer jamais... Cela continua par une délirante envie de marquer sur le cœur de Charlotte une empreinte qui ne pût s'effacer » (p. 274).

Au moment de l'exécution, Charlotte arrive et j'ai résumé plus haut la suite. « ... J'avais été sincère, je vous l'ai dit, et sincère sans l'ombre d'un calcul, dans cette résolution de suicide... Lorsqu'elle était venue, qu'elle était tombée dans mes bras, qu'elle s'était écriée : — « Mourons ensemble. J'avais répondu : — Mourons ensemble — avec la plus entière bonne foi. Il m'avait paru si simple, si naturel, si facile de nous en aller ainsi tous les deux ! Vous qui avez décrit en des pages si fortes la vapeur d'illusion soulevée en nous par le désir physique, ce vertige du sexe dont nous sommes pris comme d'un vin, vous ne me jugerez pas monstrueux, d'avoir senti cette vapeur se dissiper avec le désir, cette ivresse s'en aller avec la possession » (p. 285). Freud ne dira pas mieux sur le rôle de la longue continence dans les manifestations psychasténiques. M. Bourget a vu profondément juste dans le personnage de Charlotte. C'est elle qui subit la contagion mentale, et c'est elle qui reste la plus résolue. Pourquoi ? Parce que la vie des sens ne s'est pas éveillée en elle ; l'union physique n'a été pour Charlotte qu'une occasion de prouver la profondeur de son amour, tandis que la possession a été pour Greslou la satis-

faction d'un besoin. Et la cause cessant, l'effet a cessé aussitôt.

Charlotte est donc logique avec elle-même quand plus tard elle se donne la mort. Il y a dans son acte à la fois le remords de son déshonneur et toute la souffrance de l'amour méconnu.

III. LE SUICIDE HÉRÉDITAIRE

La Géole (Revue des Deux-Mondes)

J'ai essayé de montrer à quel point M. Bourget peint juste, comme il excelle à décomposer et à montrer le mécanisme psychique et pathologique normal. Les pages qui se rattachent à André Cornélis, à Graffeteau, à Malclerc et à Greslou, sont aussi vivantes et plus étudiées que pas mal d'observations recollées dans la clinique. Ce talent d'analyse et de construction peut servir médicalement : par comparaison avec les données de notre expérience, et par ce qu'elles peuvent apporter de nouveau. J'ai insisté, dans mon introduction, sur l'identité de méthode du romancier et du psychiatre quand ce dernier se contente de rechercher les symptômes et d'établir les syndromes.

M. Bourget, dans le *Mythomane*, par exemple, dont j'ai déjà parlé, et dans *La Géole*, son dernier roman, que vient de publier la *Revue des Deux-Mondes*, a changé cette méthode. De même qu'il existe le « roman scientifique », M. Bourget fait du

« Roman Médical », qui n'est plus qu'une sorte de vulgarisation psychiatrique auprès du grand public et de ce fait ne présente aucun intérêt pour le médecin. Nous y sentons trop les types cliniques du gros traité de médecine portés dans le roman sans avoir été marqués de ce sceau personnel qu'un auteur comme M. Bourget sait imprimer à tout héros qu'il a construit — à l'aide de documents puisés au dehors, c'est vrai — mais qu'il a recréé ensuite en lui-même. Robert Graffeteau en est un bon exemple.

Lorsque nous nous souvenons d'*André Cornélis* ou du *Disciple*, nous ne pouvons nous empêcher de regretter la nouvelle voie où s'engage M. Bourget.

La Geôle, c'est l'hérédité étudiée dans « l'affection de l'intelligence, où l'hérédité a le plus de fidélité dans la répétition » — dit Legrand du Saule — en rappelant une remarque d'Ellis, dans cette *Médecine légale* (p. 520), que M. Bourget cite aussi. Il s'agit d'une famille dont plusieurs membres se sont suicidés. Mais Jean-Marie Vialis ignore cette sombre hérédité. Voici écartée, jusqu'à un certain point, la tragique coïncidence des âges, des lieux et des modes d'exécution du suicide. Mais, comme tous les autres membres de la famille, le jeune homme est un constitutionnel émotif; l'auteur nous le dit expressément :

« La constitution émotive impose de ces étonnements... Il offrait aussi de déroutantes alternatives d'excitation et de dépression, aujourd'hui s'amusant, comme un écolier en vacances, à un dîner d'apparat, à une ennuyeuse partie de théâtre, à un bal

officiel...; demain silencieux et morne dans une réunion de gens tous sympathiques, dans une salle de spectacle secouée par la contagion du fou-rire, dans une sauterie organisée par lui-même. » (*Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1920, p. 268.)

Je vois là un degré de plus que la constitution émotive : des symptômes nets de cyclothymie, la plus héréditaire de toutes les psychoses.

« Voilà plusieurs semaines qu'il est affreusement triste. C'est un de ces abattements comme je lui en ai tant vu, quand il était petit, à la veille de se confesser, avant de passer un examen, enfin chaque fois qu'il trouvait l'occasion de donner cours à cet esprit d'anxiété que j'ai tant combattu en lui » (1^{er} janvier, p. 24). Un autre point bien mis en relief dans ce livre, c'est l'aboulie de l'émotif. Pour le reste, le personnage est assez conventionnel :

« Voilà donc pourquoi, dans ma vie, si souvent, quand j'ai eu des chagrins, petits ou grands, j'ai pensé à m'en aller pour toujours. Elle me sortait du fond de l'être, cette pensée. Elle m'attirait, et me faisait peur... Je la portais donc dans mon sang!... Cet été, quand je suis devenu jaloux de cet infâme, ce qu'il m'a tenté, le grand sommeil! Un jour, déchiré, torturé, ensorcelé, je passais devant la boutique d'un armurier. Nous avions déjeuné en ville avec Saintenois, Sabine et lui avaient beaucoup causé. J'avais mis un point d'honneur à ne pas m'approcher, mais quelle crise ensuite! C'est comme une griffe que vous serre en dedans, là, sous le cœur...

Je m'arrête devant cette boutique. Impulsivement, je m'y présente. J'achète cette arme. Je rentre. Je la charge. Je viens à cette glace, mettre le canon sur ma tempe. Une voix intérieure me dit : « C'est lâche de se tuer, c'est lâche. » Je jette le pistolet dans un tiroir. Je m'étais repris. Mais la tentation a recommencé. Il n'y a rien d'analogue à ce vertige. On s'en réveille comme d'un délire... » (1^{er} février, p. 522).

Lorsqu'il apprend que sa femme est partie rejoindre un amant en emmenant une enfant que Jean-Marie croyait à lui, il fait une tentative qui irait jusqu'à l'acte. Je cède d'ailleurs la parole au Dr Vernat, professeur à la Faculté de Paris, qui a pris l'observation de ce cas, sous ce titre : « Thérapeutique possible du suicide; La Brèche dans *La Géole*. »

« *Observation de J.-M. V...* — Le père se tue en 1877. Tentative de suicide du fils en 1904. Détermination subite. Déclanchement, par une violente commotion sentimentale, d'une tendance certainement héréditaire. Nombreux suicides dans la famille; grand-oncle, grand-père, autres parents. *Nota-Bene* : J. M., anxieux toute sa vie, a toujours ignoré le suicide de son père. Donc, aucune influence de l'imitation par obsession. Il va pour se tuer de la même manière que son père et que son oncle : d'un coup de pistolet. Autre indice d'hérédité : loi d'homopraxie. « Shock » au moment même de la tentative. Arrivée de la mère. Scène entre eux, où elle lui révèle le suicide de son père, et lui raconte les vingt-sept ans

de martyr passés à essayer de l'en préserver. Révolution dans J.-M., dont il sort guéri (???)

Données probables de la guérison. — 1° « Shock » à l'instant de la crise. C'est le fait brutal du retournement. Analogie avec l'hypothèse de Brown-Séquart sur les phénomènes de « dynamogénie » et d'« inhibition » par ébranlement des régions centrales. Confirmation de ma théorie, à moi, sur l'« ictus » bien-faisant, quand on sait le donner.

2° Effet du shock, prolongé par la personnalité de la mère, communiquant son tonus à la personnalité plus faible du fils. Cas d'interpsychologie (Pithiatisme de Babinski?). Obscurité du procédé, évidence de l'action produite : élévation de la tension morale, donc de la résistance vitale. Identité des lois de la nature dans tous les domaines. Phrase de Pasteur : « Diminuez par un moyen quelconque cette résistance vitale qui, remarquez-le, n'a rien d'abstrait dans mes discours et représente toujours une forme concrète. Vous verrez ces microbes, jusque-là inoffensifs, prendre possession de l'organisme. » Des idées obsédantes héréditaires considérées comme des bacilles psychiques.

3° Guérison raffermie par une meilleure discipline de travail. Dérivation des idées noires par un but d'activité. Etrange exemple cité par Brierre de Boismont : « Une personne qu'un grand chagrin avait jetée dans un désespoir extrême, en fut débarrassée par le goût des autographes qu'on éveilla en elle. » Ici, anciennes recherches d'histoire reprises avec succès.

4° Autre discipline bien appliquée : altruisme. Participation de J.-M. aux œuvres de sa mère. Contact avec des douleurs physiques salutaires pour les malades moraux, qui se dominent mieux en se comparant. J.-M. arrivant à reprendre après la mort de sa femme une enfant qu'il a su avec désespoir n'être pas de lui. Réaction en sens contraire. Oscillation déconcertante.

5° Adjuvant : renouveau de vie religieuse.

6° Singularité du cas : la révélation par la mère du suicide du père, semble avoir aidé la guérison. Fait contraire à l'opinion habituelle. Problème : à un héréditaire vaut-il mieux apprendre toute son hérédité ? Autre analogie pastorienne : cette connaissance de l'hérédité opérant comme un vaccin mental, et procurant une immunisation. Rechercher si le cas s'est rencontré déjà et dans quelles conditions...

Points d'interrogation :

a) Y aura-t-il rechute ? — Attendons l'épreuve.

b) *Quid de filio* ? R. V..., le fils de J.-M., a quinze ans. Son père et sa grand'mère veulent lui dénoncer la tare familiale, quand il en aura dix-huit. Que conseiller ? » (Février, p. 525-526-527.)

Je ne me permets pas de discuter les diverses pathogénies invoquées par ce Maître. M. Bourget discute, lui, non les théories, mais l'interprétation de la guérison de Jean-Marie.

« Jean-Marie Vialis l'a donc affrontée, cette épreuve qu'attendait le professeur Vernal, et quelle épreuve !

La mort d'un fils si intelligent, si aimé, si aimant, sur qui reposaient ses plus chères espérances d'avenir. Il a supporté ce coup terrible, — chrétiennement. On l'aura remarqué : dans cette note d'un praticien résolu à parler des faits moraux uniquement au point de vue de la clinique, le renouveau de vie religieuse constaté chez l'héréditaire guéri est mentionné à titre d'adjuvant. Mais, qu'est-ce qu'un adjuvant, en thérapeutique ? Un remède auxiliaire qui aide l'action de la médication principale. On a vu en quoi consistait, dans le cas présent, pour Vernat, cette médication principale. Il la fait résider dans le choc d'abord, et il écrit « shock », pour souligner la ressemblance qu'il établit entre la secousse purement psychologique et le « shock » chirurgical. Mais si Mme Vialis n'avait pas intimement, profondément imprégné son fils de cette vie religieuse, qualifiée d'adjuvant par l'athée, ce fils se serait-il retrouvé, après ce choc inhibitoire, capable de prier avec cette ferveur qui l'a ensuite fait s'associer à toutes les œuvres de sa mère ? Là encore Vernat parle d'altruisme, pour ne point parler de charité, par répugnance pour ce mot qui se définit : amour du prochain en vue de Dieu. Cependant, à supprimer toute interprétation mystique de la douleur, comment prétendre qu'un malade moral trouvera un apaisement dans un contact avec des misères qui lui prouveront davantage que la vie est un mal et ne vaut pas la peine d'être vécue ? Comment aussi, un réaliste comme Vernat, et qui connaissait l'ori-

gine de l'intensité passionnelle du caractère de Jean-Marie, a-t-il pu ranger parmi les médications principales de ce cœur frénétique, la reprise de ses travaux d'histoire. Certes, ils ont été, pour l'ancien élève des Chartes, une dérivation à sa mélancolie. » (Février, p. 528.)

Si M. Bourget ne conclut pas conformément à la doctrine psychiatrique courante, qui sait combien la religion est malheureusement impuissante à retenir les anxieux dans leurs paroxysmes obsessifs, c'est qu'il a voulu faire de son livre un instrument d'apologétique. Il quitte ainsi le terrain strictement scientifique — et c'est le seul sur lequel nous ayons à le suivre.

CHAPITRE VII

LE POLYPSYCHISME

M. Bourget, qui s'est attaché à peindre la complexité sentimentale, a créé un mot : le polypsychisme, pour exprimer l'antagonisme et la contradiction des tendances psychiques sans dédoublement vrai et souvent sans altération du sentiment de la personnalité. L'objet n'est pas nouveau, je n'en veux pour preuve que la phrase de Pascal : « L'homme est un être ondoyant et divers », ou le « Qui te l'a dit ? » de l'Hermione de Racine, qui nous viennent tous deux du siècle raisonnable.

On a tant abusé de ces faux dédoublements de la personnalité, qu'une dénomination nouvelle me paraît en tous points utile, et c'est la raison pour laquelle j'ai voulu citer le terme apporté par M. Bourget. Je n'en ferai pas une étude systématique, il y aurait trop à dire, et des choses trop connues, je signalerai simplement, quelques-uns des polypsychiques que l'auteur a mis dans ses romans et dont la complexité s'explique par les psychopathies constitutionnelles précédemment étudiées.

J'élimine tout d'abord le polypsychisme dans la

durée qui est l'expression de l'évolution normale de l'homme. Il est parfois très marqué, et un écrivain contemporain, dont nous mettrons longtemps à dépouiller l'apport psychologique nouveau, je veux parler de Marcel Proust, a montré tous les psychismes successifs qu'incarne son héros « Swann » sans cesser d'être lui-même et sans avoir dans sa mentalité aucun élément pathologique.

On peut diviser, à mon point de vue, les différents cas auxquels je vais faire allusion en polypsychisme avec sensation de dédoublement et polypsychisme sans aucune altération du sentiment de la personnalité.

I. SENSATION DE DÉDOUBLEMENT

C'est un phénomène très fréquent chez les personnages de notre auteur. Les écrivains entre autres ont presque tous l'impression d'un moi objet et d'un moi sujet :

... « Il plaignait le malheureux enfant qui sanglotait de tout son cœur, et l'analyste lucide qui était en lui ne pouvait se retenir d'observer la différence entre la sorte de désespoir propre au poète et celui qu'il avait éprouvé lui-même, tant de fois, dans des circonstances semblables. *Il ne se souvenait pas d'avoir jamais, même à ses pires heures, agonisé ainsi sans se regarder mourir*, au lieu que René lui donnait le spectacle d'une douleur vraiment jeune et sin-

cère qui ne tient pas un miroir à la main pour y étudier ses larmes. » (*Mensonges*, p. 340.)

Je crois qu'il faut voir là une forme de l'abus de l'introspection et en quelque sorte une déformation professionnelle. On retrouve dans le *Journal d'Amiel* des traits analogues et la question a déjà été étudiée. Le *Disciple* présente une dualité analogue, mais, chez lui, il y a en plus une sensation de dédoublement, fonction de la psychasténie et j'ai cité un passage au sujet de sa tentative de suicide qui ne laisse aucun doute. (Voir chapitre VI.)

II. POLYPSYCHISME SANS IDÉES DE DÉDOUBLEMENT

Il ne s'accompagne d'aucune anomalie du sentiment de la personnalité, c'est celui que nous invoquons lorsque nous ne pouvons saisir un être humain dans sa logique. Les romanciers l'appellent « complexité sentimentale ».

a) *La constitution émotive* est responsable de pas mal de ces complexités, par instabilité mentale. M. Bourget a étudié ces faits dans le personnage de Robert Graffeteau et nous avons vu à quel point la description est parfaite. (Voir chapitre II.)

b) *La constitution mythopathique* autre facteur, et des plus importants :

... Il est des menteurs « qui en arrivent à croire leurs mensonges » (Dupré et Logre : *Délire d'imagination*, *Loc. cit.*, p. 213). C'est vrai du mensonge et plus encore de la simulation, même l'utilitaire. On

a dit plaisamment qu'il y avait dans chaque femme deux personnes : celle qu'elle est et celle qu'elle voudrait être. Je ne sais pas si c'est particulier aux femmes, mais le mécanisme est absolument exact. Les simulateurs, ces « fabulateurs en activité », selon l'expression de Dupré, s'identifient au rôle qu'ils remplissent volontairement. On se prend soi-même à une comédie que l'on joue trop bien. William James l'explique : l'émotion se produit dès que ses conditions sont réunies. C'est le sens du mot profond de Pascal aux incroyants : « Faites le geste », et de la conclusion du *Démon de Midi* (Paul Bourget). Il faut vivre comme l'on pense, sous peine de penser comme l'on a vécu. Voici un exemple de polypsychisme par le mécanisme de la mythomanie utilitaire : « Avec quel art de comédien ingénu la réalité de cette existence si simple, si peu excentrique, avait été maquillée... Lui-même, Jules, se silhouettait comme le jeune gentilhomme des romans des mauvais élèves de l'exquis Octave Feuillet... *Par une étrange suggestion de sa propre parole, plus il ajoutait de traits faussés à ce personnage ainsi posé, plus il le devenait sincèrement.* Avait-il jamais hanté les cabarets à la mode, les luxueux cabinets de toilette des demoiselles et des tripots ? — Il eût donné sa parole d'honneur que non, et il n'eût pas trop menti. » (*L'Ecuyère*, p. 72; Plon-Nourrit.)

Les écrivains de M. Bourget ont souvent un penchant au cabotinage sentimental, cette mythomanie de l'affectivité. Tel Claude Larcher « ... qui suivait

cette carrière d'homme très malheureux en amour, qui est celle de quelques jeunes gens à Paris ». (*Physiologie de l'amour moderne*, préface, p. 1; Plon-Nourrit.) « ... Il fut victime comme il arrive de la comédie (de la grande douleur) aux trois quarts sincère qu'il se jouait à lui-même et aux autres. Il crut, en effet, devoir à ses illusions de se livrer à l'alcool » (*loc. cit.*, p. 2). Le héros de *l'Ecuyère* et Claude Larcher ont donc en eux les principes de deux mentalités : la leur et celle qu'ils voudraient avoir. Cette complexité s'explique parfaitement par ce que nous savons de la mythomanie.

c) *Déséquilibre des appétits*. — Je range dans ce groupe une dissociation entre l'amour physique et l'amour sentiment.

Il est admis que ce phénomène est normal chez l'homme, mais chez la femme, il reste une « Cruelle Enigme ». Michel Corday l'a résolue par un affaiblissement de la mémoire affective (*in La Mémoire du cœur*). Je crois qu'il faut, dans ce cas, penser plus physiologiquement et j'y verrai volontiers un cas de « l'hypergénéralisme » du Professeur Claude et Borrel (*Hypergénéralisme et perversions sexuelles*, *in La Médecine*, février 1923) que ces auteurs expliquent par une suractivité fonctionnelle des glandes sexuelles.

Thérèse de Sauve a les antécédents génitaux que réclame cette anomalie. Elle a eu plusieurs amants qu'elle a aimés surtout physiquement, ensuite elle éprouve l'amour le plus profond et le plus sincère,

qui est « la réparation de sa vie entière ». (*Cruelle Enigme*, Arthème Fayard, p. 62.) Malgré la force de cette passion, il lui suffit de faire un séjour loin de l'être idolâtré, pour succomber : « ... Des besoins de sensations s'élevaient en elle, qui l'étonnaient... Pourquoi donc se trouvait-elle en proie à ces troubles inexplicables, à cette ardeur intime, à cette soif d'ivresses sensuelles, dont elle s'était crue à jamais guérie par l'influence de son ennoblissant, de son idéal amour ?... Puis, elle s'était laissé faire la cour, par le jeune comte de la Croix-Firmin. Elle se rappelait avec horreur, la sorte de fascination animale que la présence de cet homme, son sourire, ses yeux, avaient exercé sur elle... et elle s'était abandonnée à lui, d'abord lâchement, puis fougueusement, rageusement. Pendant huit jours, elle avait été sa maîtresse, en proie à l'égarement de la passion physique, chassant, chassant toujours le souvenir d'Hubert, se sentant rouler dans un gouffre d'infamie et s'y précipitant plus avant encore, jusqu'au jour où elle s'était réveillée de cette fureur sensuelle ainsi que d'un songe... » (*Cruelle Enigme*, Arthème Fayard, p. 62.) « ... Elle plia sous l'agonie de ses pensées, faible créature née pour toutes les noblesses de l'amour unique et fidèle, qui avait entrevu, possédé son rêve; et puis, elle en avait été dépossédée par la faute d'un être caché en elle, mais qui cependant n'était pas elle tout entière » (p. 63). Nous savons, il me semble, à quoi nous en tenir sur cette dualité.

d) *Perversions instinctives*. — Bien différente de

Thérèse de Sauve est cette Mine Moraines, qui a un mari d'abord, qu'elle ne déteste pas, puis un amant âgé, le baron Desforbes, uniquement parce que les cinquante mille francs de revenu de son ménage ne peuvent lui suffire et que le vieux baron est très généreux. Elle rencontre enfin le poète René Vincy et la voilà prise « d'un caprice qu'il avait fait naître dans ce qui lui restait de sensibilité. Comme son esprit était par-dessus tout positif et précis — un véritable esprit d'homme d'affaires au service des fantaisies d'une jolie femme — elle avait supputé les moyens de satisfaire ce caprice passionné... » (*Mensonges*, p. 152.) Ces moyens sont ceux que l'hypocrisie la plus perverse peut mettre en œuvre. Suzanne Moraines se compose une physionomie de « Madone », à laquelle la naïveté du jeune homme se laisse prendre sans peine. Pour éviter que René soit détrompé par son meilleur ami, elle n'hésite pas à brouiller les deux jeunes gens par ses calomnies.

Le caprice se change en véritable amour chez cette perverse, « sincérité dans sa lèpre morale ». Le poète apprend enfin l'indignité de celle qu'il aime, et lui donne à choisir entre la rupture et la fuite avec lui dans la médiocrité de son existence sans fortune. Elle répond : « C'est vrai, j'aime le luxe, j'aime le monde, j'aime ce Paris que tu hais. Non, je n'aurai pas le courage de tout quitter, de tout briser. Prends-moi ainsi puisque tu sais bien, puisque tu sens bien que je te dis vrai, quand je te jure que je t'aime comme je ne t'ai jamais aimé » (p. 406).

Et la voici, tandis que le jeune homme, qui a voulu se tuer, a le poumon perforé d'une balle : « Un élégant vis-à-vis approchait, emportant Mme Moraines avec Desforges assis à son côté et Paul Moraines en face. Suzanne souriait au baron... » (p. 428).

Le diagnostic est facile : Suzanne est une perverse instinctive ; sa cupidité fait partie de sa constitution, son amour n'est que surajouté : voici l'explication de son pseudo-dédoublement.

e) *La doctrine Freudienne.* — La duchesse de Roannez (*Némésis*) — et je n'en dirai qu'un mot puisqu'elle n'appartient pas aux psychopathies constitutionnelles — est tout entière construite selon les doctrines freudiennes, et l'auteur explique lui-même le polypsychisme du personnage par les théories de l'Ecole de Vienne. Je n'ai qu'à citer :

« Notre âme (dit l'auteur) ressemble à ces archipels où des îlots émergent à la surface des vagues, sommets visibles d'invisibles soubassements, de tout un relief sous-marin qui seul expliquerait ces rochers, ces terres, leur distribution, la nature du sol. Nos pensées, nos sentiments, nos volontés reposent de même sur toute une substruction psychique, dont les assises nous restent cachées aux uns et aux autres. » (*Némésis*, p. 194.)

La jeune Daisy se fiance au duc de Roannez présenté par une amie de la mère de la jeune fille :

« La pauvre fille s'était crue elle-même éprise. A peine devenue duchesse de Roannez, un hasard lui avait fait surprendre une preuve indiscutable que

cette amie de sa mère était la maîtresse du jeune homme depuis des années. Elle avait marié son amant ruiné à une héritière pour rétablir sa fortune et le garder. Le drôle avait passé chez cette femme la nuit qui avait séparé son mariage civil de son mariage religieux ! » (*Némésis*, p. 197-198.) « ... La jeune femme en avait reçu un de ces coups, pour lesquels un des plus originaux parmi les psychiatres modernes, le Viennois Freud, a créé le terme, barbare mais expressif, de « trauma » affectif. Il a résumé, dans une formule non moins saisissante, l'instinctif travail de réaction qui succède à ces traumatismes moraux — pour continuer sa métaphore. — Ayant observé qu'ils aboutissent le plus souvent à la névrose, il assimile cette entrée, d'un être trop atteint, dans la maladie, à l'effort par lequel l'artiste, le religieux, le spéculatif se détournent de la réalité trop dure. Ils s'échappent dans le rêve, et le blessé moral dans la maladie. Freud appelle cela « Flucht in die Krankheit ». Doctrine profonde qui étend au monde mental cette forte vue de la pathologie que la maladie n'est qu'une manifestation défensive de la vie. Quand Mme de Roannez, rappelant ce malheureux mariage et les années d'après, affirmait : « J'ai voulu m'affranchir de l'amour », elle disait ce qu'elle savait de son histoire intime. Son geste d'âme avait de beaucoup dépassé ce domaine particulier de l'amour. Elle avait voulu s'évader de sa propre sensibilité. Elle était devenue l'intellectuelle et la dilettante, dont la culture arbitraire et

inefficace irritait Hugues, — pour se fuir. Elle s'était comme abritée dans la maladie de l'artifice. Cette irritation n'avait pas empêché le jeune homme de l'aimer, parce qu'il avait deviné, cherché, réveillé la femme vraie par-dessous la femme factice. En comparant à une explosion la crise provoquée en elle par cette rencontre, Daisy avait très exactement défini un phénomène de révolution subite dans le plan de sa conscience. Il est fréquent chez les âmes qui ont trop longtemps exercé une censure trop sévère sur les spontanéités de l'élan vital. Ainsi s'expliquent les coups de foudre dont ceux ou celles qui en sont le théâtre demeurent émerveillés. C'avait été son premier sentiment devant la soudaine résurrection de la Daisy Brigham de sa dix-huitième année. Elle avait dit cela encore. Quelle stupeur et quel ravissement à se retrouver la fille enthousiaste du volontaire de l'armée de Grant, la fervente enfant éprise des hautes choses de sa vie, qui s'était comme parée de supériorités pour les offrir en hommage à celui qu'elle aimerait, et qui serait d'essence supérieure, comme elle ! Ce compagnon, elle l'avait enfin trouvé... Et puis, la rupture était survenue, non moins foudroyante... » « ... Heurtée, déchirée, ensanglantée à cette évidence, elle avait ramassé toutes ses énergies pour s'évader de cette suprême douleur. Ou ? Sinon dans l'ancien refuge. La femme que son amour avait recrée en elle souffrait trop. La délaissée en avait appelé à l'autre, à l'égoïste systématique et froidement intellectuelle, d'avant sa passion. Elle avait

pratiqué de nouveau « la fuite dans la maladie ». Elle avait voulu redevenir la créature de facticité, l'espèce de surhomme féminin qu'elle avait été si longtemps, située par sa naissance, sa fortune, son rang, ses idées, au-dessus des lois, au-dessus de la nature, au-dessus de l'amour surtout et de son esclavage. » (*Némésis*, p. 198, 199, 200, 201.)

Le texte se passe de commentaires.

Voici terminées ces modestes études. Elles ne contiennent, ni tous les types qu'a décrits M. Bourget, ni toutes les idées qu'il a émises sur la pathologie mentale. Mon seul désir est que ce travail soit une démonstration suffisante de mes conclusions. Si M. Bourget me fait jamais l'honneur de lire ces pages, je lui demande de ne voir dans mes quelques critiques que la preuve de ma sincérité lorsque je le loue.

CONCLUSIONS

I. Les œuvres du Professeur Dupré et de M. Paul Bourget présentent un parallélisme que j'ai essayé de mettre en relief.

II. On peut diviser en deux groupes les différents psychopathes constitutionnels contenus dans les romans de M. Bourget :

1° Ceux que l'auteur a transportés des traités de psychiatrie dans ses romans, afin d'en exploiter l'originalité ou l'intérêt dramatique;

2° Les plus nombreux, qui sont nés spontanément de l'observation et du génie psychologique du romancier, ou qui sont composés d'éléments puisés dans la littérature médicale, mais que M. Bourget a recréés en lui-même, en les marquant du sceau de son analyse.

III. Parmi ce deuxième groupe, de beaucoup le plus intéressant, se place au premier rang sa description de tout ce qui touche à l'émotivité : paroxysmes anxieux, instabilité mentale et rôle des éléments sensoriels dans les phénomènes intellectuels.

IV. L'exemple de M. Bourget prouve qu'un romancier qui sait bien observer et bien analyser peut concourir à la description des symptômes psychiques. Il appartient au psychiatre de discriminer la valeur scientifique de cet apport littéraire.

Vu : Le Président de la thèse,

P. MÉNÉTRIER

Vu : le Doyen

ROGER

Vu et permis d'imprimer
Le Recteur de l'Académie de Paris,

P. APPELL

BIBLIOGRAPHIE

LAIGNEL-LAVASTINE. — La Pratique psychiatrique.

BARBÉ et DELMAS.

GRASSET. — L'idée médicale dans les romans de Paul Bourget (Conférence faite à Perpignan en 1902, dans les « Idées médicales ». Doin, éditeur.

VOIVENEL (D^r). — Divers articles dans les périodiques médicaux.

DUPRÉ. — Leçon inaugurale (Paris méd., janv. 1919).

— La constitution émotive (Paris méd., octobre 1919).

— Rapport au Congrès de Tunis (Revue de Neurologie, 1912).

— Les perversions instinctives.

— Mythomanie (Bulletin médical, 1905, nos 23, 25, 26).

FOURCADE. — La constitution émotive. Thèse de Paris.

PITRE et RÉGIS. — Les obsessions et les impulsions.

VLADOV. — L'homicide dans les maladies mentales.

DEVAUX et LOGRE. — Les anxieux.

SAINTON. — Article achondroplasie ; Collec. Sargent, volume : rate et os.

LAUZE. — De l'achondroplasie spécialement étudiée au point de vue mental. Thèse de Paris, 1910.

RÉGIS. — Les régicides.

SERGENT (Collec.). — Psychiatrie.

DUPRÉ et LOGRE. — Les délires d'imagination (Encéphale, 10 mars 1923).

POPA RADU. — La pathologie mentale dans le volume « Anomalies » de P. Bourget (Bulletins et Mémoires de la Société de Neurologie, Psychiatrie et Psychologie de Jassy, janvier 1922).

BRIÈRE DE BOISMONT. — Du suicide et de la folie-suicide, éd. 1856.

DURKHEIM. — Le suicide.

HENRI (CLAUDE, prof.) et BORREL. — Hypergénitalisme et perversions sexuelles (La Médecine, février 1923, p. 335-336).

LEGRAND DU SAULE. — Traité de Médecine légale.

RÉGIS et HESNARD. — La psycho-analyse des névroses et des psychoses.

FREUD. — Introduction à l'étude de la psychanalyse.

— Psychopathologie de la vie quotidienne.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS.....	7
INTRODUCTION.....	11
CHAPITRE PREMIER. — La conception du roman chez M. Bourget.....	17
CHAPITRE II. — Les émotifs constitutionnels.....	21
CHAPITRE III. — Les pervers instinctifs.....	37
CHAPITRE IV. — Les paranoïaques.....	55
CHAPITRE V. — La constitution mythopathique.....	64
CHAPITRE VI. — Le suicide.....	76
CHAPITRE VII. — Le « polypsychisme ».....	98
CONCLUSIONS.....	109
BIBLIOGRAPHIE.....	111

